

# DÉTECTIVE

## Semeurs d'épouvante



**Baïonnette au canon, des soldats gardent à présent la voie contre les semeurs d'épouvante qui viennent de faire dérailler un rapide.**

(Lire, pages 8 et 9, le dramatique reportage de notre collaborateur Louis Combaluzier.)

AU SOMMAIRE | Justice barbare, par J. Guyon-Cesbron. — La possédée, par Henri Danjou. — La fin du dandy, par Erik Bornj. — Les bandes maîtrisées, DE CE NUMÉRO | par Luc Dornain. — Dieux d'argile, par Marius Larique. — Monsieur de Paris, par un témoin. — L'«ami» des soldats, par G. Strem.

# PARTOUT

# JUSTICE BARBARE

# PARTOUT

## Les bandits en auto

Les bandits en auto font école. Leurs exploits se multiplient ; chaque nuit est troublée par des agressions nouvelles ; l'opinion publique, justement alarmée, a appris avec soulagement l'arrestation, vivement menée, l'autre mercredi, de quatre chenapans porteurs d'un impressionnant attirail.

Cette forme de crime, qui emprunte au progrès des moyens de transport, qui utilise l'automobile pour assurer son succès, mérite qu'on lui réserve un traitement particulier.

Elle a ceci de significatif et d'inquiétant qu'elle s'est répandue comme une tache d'huile et qu'elle porte en elle une espèce de contagion : c'est pour cela que ces agressions alarment plus spécialement les esprits et exigent une impitoyable répression.

Ici, nous tenons à rester fidèles aux principes qui nous ont toujours guidés : partout où nous les avons trouvés, nous avons signalé l'arbitraire, l'injustice ou, ce qui est encore plus grave peut-être, ce semblant de légalité qui, sous le couvert d'un texte, conduit à l'iniquité même. Nous ne nous sommes pas contentés de dénoncer et de critiquer, mais, dans bien des cas, sous une forme pratique, nous avons proposé des moyens de réforme, des améliorations, et nous avons eu la joie d'enregistrer certains résultats nés de notre effort continu.

Mais nous avons aussi dénoncé avec une force égale, en vue de protéger les honnêtes gens, ce qui nous semblait particulièrement inquiétant pour l'ordre social : nous nous trouvons aujourd'hui, par suite de circonstances diverses, par suite peut-être du chaos économique, des menaces qui étouffent le monde, en présence d'un crime socialement grave, puisqu'il met en péril la sécurité de l'ensemble des citoyens ; c'est à cela que nous voulons en venir : la loi pénale, pour être tout à la fois équitable et efficace, doit considérer l'homme et s'attacher au fait.

Pour l'homme, les considérations personnelles : son passé, sa famille, l'examen physiologique, l'héritéité peuvent et doivent intervenir.

Pour le fait, il doit également s'imposer à l'attention du juge selon son caractère, selon sa « nocivité », suivant le désordre plus ou moins étendu qu'il provoque.

Quand le fait est contagieux, comme c'est le cas pour ces agressions commises par les bandits en auto, il faut d'emblée, puisqu'on n'a pu prévenir, arrêter la contagion par des sanctions exemplaires et qui découragent ceux qui seraient tentés de suivre l'exemple.

Et puis, et c'est une idée que nous avons déjà exposée en de nombreux articles, il faut que le châtement corresponde, dans une proportion d'autant plus rigoureuse, à l'effort tenté par le malfaiteur pour commettre plus facilement son forfait et pour se soustraire aux recherches.

Lune s'était levée au-dessus de l'horizon monotone, illuminant le désert rouge de Néjus et l'oasis merveilleuse où le prince Abdullah ben Salem habitait un palais d'argile.

Il y avait fête, ce soir-là, en l'honneur de l'écrivain William Seabrook.

Aux fantaisies échevelées, aux courses rapides des chevaux sur le sable pourpre, aux cris aigus des femmes, aux détonations des longs fusils avaient succédé la douceur du banquet, le déroulement des danses et la magie des chants et des poèmes.

Dans la grande salle du palais, décorée magnifiquement de tapis épais, de soieries chatoyantes et de vases précieux, l'explorateur et ses amis avaient pris place autour d'une table surchargée de mets délicats et de fruits savoureux.

Quelques-unes des femmes du harem — les favorites — étendues sur des

a donné, depuis cette aventure, deux enfants au prince.

\*\*\*

C'est en Afrique occidentale française que Seabrook rencontra la sorcière Wamba. C'était une jeune négresse, d'une très grande beauté et qui avait la confiance des peuplades de l'Afrique.

Elle dévoila à l'explorateur, pour lequel elle éprouvait une immense tendresse, les plus mystérieuses des croyances et les plus cachées des pratiques religieuses de sa race.

La prêtresse allait de village en village, rendant la justice, punissant les coupables et guérissant les malades.

Wamba pénétra, un soir, dans un petit village perdu dans le cœur de la forêt. Les indigènes étaient dans la consternation. L'un d'eux, un jeune pêcheur, réputé pour sa force et son adresse, venait d'être frappé d'une double disgrâce.

Quoique la rivière regorgeait de pois-



Le palais d'argile du prince Abdullah ben Salem.



Il y avait fête, ce soir-là, en l'honneur de William Seabrook.

La sorcière Wamba était une jeune négresse d'une très grande beauté.



coussins, en face de leur maître et de ses hôtes, prenaient part au repas.

L'une d'elle attira bientôt les regards de Seabrook. Flexible comme un roseau, le visage régulier, à la fois pur et sensuel, les yeux sombres, elle offrait un air mélancolique et résigné.

Elle ne mangeait point. Parfois, une de ses compagnes portait à sa bouche un fruit ou une friandise.

L'explorateur, étonné, se pencha vers un vieux Cheik qui se tenait à sa droite.

— Cette femme a donc pas de bras ?

— Si, lui souffla celui-ci à l'oreille. Penche-toi et regarde.

Seabrook obéit. Il vit alors un spectacle qui le remplit de pitié. La malheureuse créature avait les deux bras repliés derrière le dos et enfermés dans une sorte de gaine faite en peau de chameau.

— Quel crime a donc commis cette femme pour subir un aussi horrible supplice ? interrogea l'explorateur.

— Ouridja, répondit le vieil Arabe, est la plus belle des favorites du prince, mais c'est aussi la plus jalouse. Il y a trois ans, une nuit, dans une crise de jalousie, elle poignarda celui qu'elle aimait.

« Ce crime méritait la mort. Mais le prince, grièvement blessé, ne put consentir à se séparer d'elle. Il ordonna qu'on liât les bras de la femme et qu'on les entourât d'une peau de chameau fraîchement écorchée.

« Ouridja est toujours la plus belle et la plus aimée des favorites. Elle

sons, il trouvait ses nasses vides, le matin, au moment de la relève. D'autre part, ce jeune mâle vigoureux était devenu impuissant.

La sorcière réunit, la nuit tombée, tous les gens du village et prépara un breuvage qu'elle fit prendre à tous les assistants.

— Celui ou celle qui est coupable d'avoir jeté un sort au jeune pêcheur, déclara-t-elle, sera empoisonné. Ses cris et ses convulsions le dénonceront.

Commencèrent alors, à la lueur des torches, une série d'incantations et de danses religieuses.

Soudain, une femme s'abattit sur le sol en hurlant et en se tordant de douleur.

C'était la propre femme du pêcheur. Pour la punir de sa méchanceté, Wamba la fit crucifier, les membres écartés sur le sol de sa hutte où son mari, délivré de sa disgrâce physique, put se venger librement.

Le lendemain, lorsqu'il vint relever ses nasses à la rivière, celles-ci étaient pleines de poissons.

\*\*\*

Au cours de ses pérégrinations à travers le monde, Seabrook fut témoin de spectacles curieux et pittoresques.

A Haïti, il rencontra les fameux Zombis. Ce sont des morts que des sorciers ressuscitent et font travailler dans les vastes exploitations de sucrerie.

En réalité, il ne s'agit pas de morts, mais d'indigènes plongés, à l'aide d'une drogue inconnue, dans un état de catalepsie semblable à la mort.

On enterre le défunt en grande pompe : la nuit, le sorcier va exhumer le corps et le transporte le plus loin possible de son village. Quelques heures plus tard, la victime se réveille, mais l'action du narcotique poursuit son effet et laisse à jamais l'homme sans mémoire et sans volonté.

L'article 249 du Code Criminel de Haïti déclare à ce sujet :

« Sera qualifié d'attentats meurtriers, tout usage fait, contre les personnes, de substances qui, sans amener la mort, détermineront un sommeil léthargique plus ou moins prolongé.

« Et le fait d'enterrer la personne à qui telles substances auront été administrées sera tenu pour meurtre, quel qu'en soit le résultat. »

J. GUYON-CESBRON.

## Les principes

Il est grave de conséquences, l'arrêt que vient de rendre la 12<sup>e</sup> Chambre de la Cour de Paris, présidée par M. Reulos : il refuse systématiquement aux maîtresses des dommages-intérêts à la suite de la mort de leurs amants, tués dans un accident d'automobile.

La question se posait pour trois « concubines » : l'amant, dans chaque cas, était un homme marié, mais séparé de sa femme légitime depuis de longues années.

Peu importe, a dit la Cour : la morale traditionnelle, les principes sacro-saints du mariage exigent qu'on ne donne aucun coup de canif dans les articles rigoureux du Code ; accorder une indemnité, ce serait consacrer l'adultère, encourager le délit, porter atteinte à l'union légitime.

Et la Cour a débouté trois malheureuses.

\*\*\*

## L'argent de la prisonnière

Pendant que Mme Weiller était détenue à Saint-Lazare, en 1929, son père, M. Boyer, riche industriel, lui envoyait de l'argent, environ 500 francs par mois pour améliorer son sort.

La prisonnière se plaignit de l'irrégularité des subsides ; on finit par découvrir le coupable, qui n'était autre que le comptable de M. Boyer.

Cet employé, une fois sur deux, empochait les sommes destinées à Mme Weiller : il va passer prochainement en correctionnelle, où le défendra M<sup>e</sup> Sebagn.

Le comptable soutiendra-t-il qu'une prisonnière n'avait pas besoin de tant d'argent ?

\*\*\*

## Le divorce et la crise

La crise économique a des répercussions étranges en Amérique : les prisons des différents Etats sont bondées de maris divorcés qui sont dans l'impossibilité de payer les mensualités allouées par le tribunal à leurs femmes. Les Américaines, implacables, n'ont voulu tenir aucun compte des difficultés économiques actuelles et ont fait mettre sans pitié leurs ex-époux en prison.

C'est ainsi qu'il y avait tout récemment quarante-sept prisonniers en cellule, dans une seule prison d'Albany, pour non paiement de « pensions alimentaires » !

\*\*\*

## Le « système D » est un délit

Le juge Edward Neil, de New-York, vient de condamner Walter Carpenter à six mois de prison, parce que le jeune homme, se postant à l'angle de la 4<sup>e</sup> et de la 5<sup>e</sup> avenue, ouvrait les portières des autos de luxe et qu'émandait un pour-boire.

Le juge Neil déclara que ce jugement sévère devait servir d'exemple à tous ceux qui essayaient d'extorquer de l'argent au public.

Que les chômeurs américains se le disent : défense de se... débrouiller !

\*\*\*

## Dont acte

Dans son numéro du 24 décembre dernier, *Détective* a publié, sous le titre *Quand le malheur rôde*, un article relatif à la mort mystérieuse d'un ouvrier agricole, à Mons-en-Barœul (Nord), et au rôle qu'aurait joué dans ce drame un fort honorable laitier de la localité, M. Léon Reynaert.

Celui-ci nous écrit pour protester contre le rôle qui lui a été prêté et nous informe qu'il vient d'obtenir du juge d'instruction une ordonnance de non-lieu : ainsi, il ne reste plus rien des accusations portées contre M. Reynaert, dont l'innocence a été reconnue.

*Détective* est trop soucieux de la vérité pour ne pas accueillir immédiatement les protestations d'un homme qui défend son honneur.

## Publicité

de « *Détective* »

Adresser tout ce qui concerne la publicité de *Détective* à : *Néo Publicité*, 35, rue Madame, Paris (VI<sup>e</sup>).

La présentation de ce numéro est de Pierre Lagarrigue.

# VOILA L'HEBDOMADAIRE DU REPORTAGE

présente l'actualité la plus vivante et les documents les plus sensationnels de l'époque

SES REPORTERS FONT POUR VOUS LE TOUR DU MONDE

Cette semaine : **PAQUES ROUGES**, par Paul Lenglois

**UN HAREM DE 3.000 FEMMES A BERLIN**

par André Beucler

**CE QUE PENSE LE GRAND WELLS**

du contrôle des naissances, par Pierre Scize

**PAQUES D'ORIENT**, par Pierre La Mazière

**MÉMOIRES DE TREBITSCH-LINCOLN, ESPION INTERNATIONAL**

et le grand concours de **VOILA** doté de 20.000 francs de prix

**ADMINISTRATION RÉDACTION ABONNEMENTS**  
 PARIS (VI<sup>e</sup>) — 3, RUE DE GRENELLE — PARIS (VI<sup>e</sup>)

TÉLÉPHONE : LITTRÉ 62-71	DIRECTEUR :	1 an	6 mois
ADRESSE TÉLÉGRAPHIQUE : DÉTEC-PARIS	<b>GEORGES KESSEL</b>	FRANCE ET COLONIES.....	65,» 35,»
COMPTE CHEQUE POSTAL : N° 1298-37		ÉTRANGER (TARIF A).....	85,» 45,»
		ÉTRANGER (TARIF B).....	100,» 55,»

# DÉTECTIVE

# DÉTECTIVE



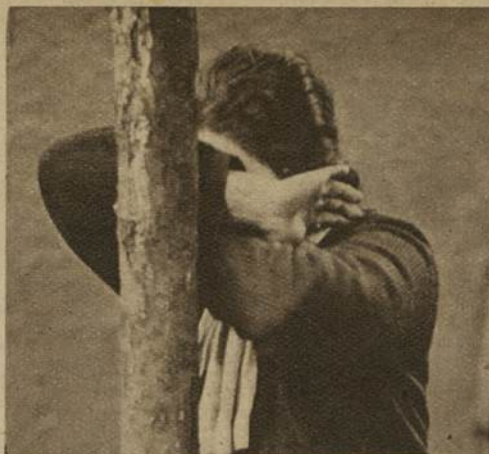
Quelques mois après, Francis Le Marec était venu rejoindre son frère.

est « bon ». C'est tout ce que je sais pour le moment.

■ ■ ■

Dès l'entrée du pays, on me désigna, à droite, sur le bord de l'avenue de la Gare, le toit de tuiles rouges de la maison « dynamitée ». Et comme on me conduisait sur les lieux de l'attentat, on me raconta, chemin faisant, l'événement.

La veille, vers neuf heures du soir, le bruit d'une explosion avait, tout à coup, déchiré le silence nocturne des rues. Tout le pays, en un clin d'œil, fut dehors, scrutant le ciel où, sans doute, une lueur de catastrophe devait embraser les étoiles. Il n'en était rien. Mais déjà la foule accourait avenue de la Gare, toute jonchée d'éclats de vitres. L'immeuble où s'était produit la détonation était encore debout. Mais l'épicerie qui occupait le rez-de-chaussée avait sa vitrine arrachée, sa porte



Ignorant tout du plan criminel, la belle-sœur de l'épicier éclata en sanglots.

Une nouvelle se répandit, sur le coup de midi, du Sébaste aux bouges de la Quincampe.

Tonton et Dédé viennent d'être faits par les poulets.

Une fille en cheveux, aux joues mal fardées, donna quelques détails.

Ils étaient en train de manger aux Quatre-Saisons, lorsque les bourres sont entrés. J'avais bien remarqué leur manège. Depuis un moment, ils passaient et repassaient devant le bar. Mais comme je ne savais ce qu'ils voulaient, je n'ai pas bronché. Alors deux d'entre eux sont entrés et se sont approchés de Tonton. Je les ai vus leur parler à l'oreille. Tonton s'est levé, haussant les épaules. Dédé, lui, n'a pas paru étonné et, silencieux, a tendu ses poignets aux menottes qu'on lui présentait. Tous sont sortis. Une auto les attendait sur le boulevard. Je me demande pourquoi on est venu les chercher.

C'est peut-être pour une histoire de fauche aux Halles, dit une femme qui portait, à la mode des radeuses du Sébaste, une courte jupe plissée. Tu sais quelque chose, toi, Jojo ?

Jojo — l'individu interpellé — eut un mince sourire. Il s'adossa au comptoir et rejeta la tête en arrière pour tirer une bouffée.

Des « clous », dit-il. Moi, je connais l'affaire qui les fait tomber. Il y a huit jours qu'ils m'en avaient parlé. Ils hésitaient. Moi, j'avais pas de conseils à leur donner. Dans ce « business »-là, faut être mariole. C'est du boulot délicat. Et si on est fait, ça va chercher les « durs ». Incendie volontaire sur la chose d'autrui, comme disent les juges. Tu te rends compte. Y a pas un jury pour vous blanchir. Bref, avant-hier matin, Tonton m'a dit : « Je crois tout de même qu'on va se décider : l'épicier de Beauchamp, qui est de plus en plus à la cote, nous a promis dix sacs sur sa prime d'assurance, si on faisait le coup demain soir. Qu'est-ce qu'on risque ? Pendant qu'il sera au cinéma, avec son frère et sa belle-sœur, nous, on s'amène en douce. Il aura laissé la clef sur la porte. On pénètre dans la boutique. On répand un bidon d'essence. On y jette une allumette. On se débène. Toute la baraque saute. On revient à Paris. Ni vu, ni connu. » J'avais rien à dire à ça. Le boulot des copains, c'est pas le mien. Même avec l'appât des dix billets, moi, j'aurais pas marché. On sait jamais. Dédé, surtout, aurait dû réfléchir. Avec ses sept condamnations, il



Louis Le Marec avoua bientôt être l'instigateur de l'attentat.



Une fille en cheveux expliqua : — Vous deux mangiez aux « Quatre Saisons » quand les bourres sont entrés.

soulevée de ses gonds, ses rayonnages bouleversés, ses murs lézardés. Un tiroir projeté par la déflagration avait fauché le pied d'une table. Des boîtes de conserves avaient roulé sur le sol où un foyer d'incendie était allumé. Même le premier étage n'avait pas été épargné. D'inquiétantes lézardes sillonnaient le plafond et des tuiles du toit, sur deux travées, avaient été projetées à plusieurs dizaines de mètres. Il fallait aller au plus vite. Aidés des voisins, les pompiers accourus noyèrent les flammes qui léchaient les comptoirs et explorèrent les lieux : personne !

On apprit bientôt que l'épicier, Louis Le Marec, qui tenait cette maison depuis le mois d'août 1931, avec son frère Francis et la femme de ce dernier, étaient, comme chaque vendredi, au cinéma. On alla les chercher.

Venez vite, on a voulu faire sauter votre maison !

Ils accoururent, à leur tour. C'est Louis Le Marec qui, le premier, arriva, tout pâle, sur les lieux de l'attentat. La mine consternée, il examina l'épicerie dévastée, fumante encore du commencement d'incendie, et les éclats de vitres qui, de toutes parts, jonchaient le sol.

On a voulu me cambrioler, murmura-t-il.

De fait, son frère Francis, qui était allé visiter sa chambre, revint en déclarant :

Il me manque une valise et deux complets.

Pourtant, le garde-champêtre du pays, M. Emile Jean, un ancien inspecteur de la Police Judiciaire, avait déjà, pour son compte, commencé l'enquête. Ce garde-champêtre avait son idée. Il avait entendu jaser les voisins et lui-même en savait long sur la situation précaire de l'épicier. Retour du Gabon où il avait, dans une entreprise de bois coloniaux, gagné pas mal d'argent — 75.000 francs environ — Louis Le Marec était venu au mois d'août ouvrir cette épicerie. Quelques mois après, il avait fait venir pour l'aider, son frère Francis, marié depuis trois mois, et la femme de ce dernier. Mais si, à l'ouverture de l'établissement — qui portait pour enseigne : « Aux Arrivages des Halles » — les affaires furent prospères (1.600 francs de recettes par jour) elles déclineront bientôt, si rapidement, que le Marec fut assigné en faillite devant le tribunal de commerce de Pontoise.

Le garde qui, d'autre part, avait trouvé sur la porte de l'épicerie la clef de la boutique,

flaira la machination et, à brûle-pourpoint, posa la question à l'épicier :

— Pour combien êtes-vous assuré ?

— 80.000 pour les marchandises et 100.000 pour le risque locatif !

— Et vous êtes sûr que vous ne connaissez pas ceux qui ont tenté de faire sauter votre boutique ?

Les réponses de Le Marec devinrent embarrassées. Le garde insista. Ses réticences de plus en plus suspectes le perdirent. Emmené à la gendarmerie, avec son frère Francis, l'épicier finit par avouer qu'il était seul l'instigateur de ce plan criminel.

■ ■ ■

Il était maintenant trois heures. Nous attendions, devant la gendarmerie de Franconville, l'arrivée des deux mercenaires de l'attentat.

J'étais curieux d'apercevoir ces deux étranges figures du Paris nocturne, de ce Paris des Halles que je connais bien pour l'avoir, en compagnie de mauvais garçons de cette espèce, souvent exploré. Je n'étais pas surpris que l'épicier en faillite ait, pour son dessein criminel, recruté parmi les bouges de la Quincampe les deux incendiaires. De la rue Simon-le-Franc à la rue des Lombards, dans les ruelles avoisinant le carreau des Halles comme les ruelles qui entourent les quais d'un port, dans ces bars qui n'éteignent leurs feux qu'à l'heure où l'ardente vie du marché s'est retirée, il ne manque pas d'étranges individus bons à tout faire. Aujourd'hui, pousseurs de diables, colporteurs, quand la faim leur tenaille le ventre, les voici, demain, marlous de pauvres filles sans grâce, apprentis-carambouilleurs, trafiquants de poisons. Ils se vendent au plus offrant. Et tous, hommes de peine ou voyous, semblent rivés l'un à l'autre, dans leur misère et leurs louches trafics, comme les maillons d'une même chaîne.

Ils arrivèrent, escortés des inspecteurs Bascou et Riquier. Ils étaient bien tels que je me les représentais. Dédé, le plus âgé, avec sa face blême et ravagée, ses yeux durs, son front chauve sous sa casquette à carreaux. Tonton, plus inquiet encore, avec ses cheveux trop longs et son chandail de débardeur. Ignorant encore les aveux de l'épicier, ils essayèrent de nier. Mais Chapeau, dit Tonton, portait une blessure à la main, et dans sa veste une pochette qu'il avait — comme acompte — volée dans l'épicerie.

Pendant que Dédé faisait le guet, raconta-t-il, je suis entré dans la maison. J'ai pris une valise et deux complets, puis j'ai répandu le contenu d'un bidon d'essence. A peine y avais-je jeté une allumette enflammée que l'explosion se produisit. Je fus renversé à terre. Ma casquette projetée sur le trottoir. Je n'ai eu que le temps de me sauver...

Livide, l'épicier écoutait ses complices.

Le soir tombait sur les routes sillonnées des autos du week-end. Il était six heures. Là-bas, à Paris, les bouges des Halles s'allumaient, à travers les dédales des rues ribaudes où, la nuit, se concluent, avec des mercenaires, d'étranges marchés où le risque n'est, lui, jamais assuré.

Marcel MONTARRON.

Dans l'article paru sous ce titre, dans le numéro du 4 février 1932, nous avions indiqué qu'un Arabe, Kadri Messaoud, avait été, à titre de témoin, longuement entendu au début de l'enquête.

Nous précisons aujourd'hui qu'aucune charge n'a été retenue contre lui et que les auteurs de l'assassinat de Mlle Hell, le neveu de la vieille rentière de Neuilly-Plaisance et l'un de ses amis, ont été peu après arrêtés par M. Gabrielli, chef de la première brigade mobile.

La folle du logis

# LES MERCENAIRES

Chapeau, dit Tonton (à gauche) et Perfizon, dit Dédé, arrivèrent enchaînés à la gendarmerie de Franconville : Dédé, avec sa face blême, ses yeux durs, son front chauve sous sa casquette à carreaux; Tonton, plus inquiet encore, avec ses cheveux trop longs et son chandail de débardeur, deux types achevés de « mercenaires ».



La foule accourait déjà avenue de la Gare, toute jonchée d'éclats de vitres.



Si l'immeuble était encore debout, l'épicerie qui occupait le rez-de-chaussée avait été saccagée.

# L A I P O

Metz (de notre envoyé spécial).



Et donc aurait supposé que Evendorff fût un village tourmenté ? Evendorff est une des plus discrètes bourgades de la Moselle, un des derniers contreforts de la Lorraine dans la direction de l'Allemagne. Ses cinquante maisons sont

juchées sur un plateau glacial, dans un cirque de forêts et de monts qui constituent trois frontières. D'un côté, à deux kilomètres vers Sierk, la ville des burgs, c'est l'Allemagne. Un peu plus loin, à cinq kilomètres, les routes s'enfoncent, comme autant d'épieux, dans l'extrême pointe de la Sarre. Enfin, à moins de neuf kilomètres, se révèlent les premiers clochers, des villages luxembourgeois. Cette situation, unique au point de vue du pittoresque, donne à Evendorff je ne sais quoi de figé et de craintif, car ses deux cents habitants, redevenus français depuis peu de temps, ont la timidité des gens qui, sur le tard, font effort pour changer d'habitudes et de lois. Il y faut ajouter que le pays est pendant une grande partie de l'année sous la neige et les brumes.

Quand j'y arrivai, un peu avant la nuit, après avoir quitté Metz au matin, j'eus l'impression d'assister à une délivrance. Evendorff venait d'être débarrassé de son démon. Et l'on pouvait croire que les nuits lourdes d'Evendorff allaient enfin entrer dans la légende.

Je me suis fait raconter cela, dans l'unique auberge du pays, par des paysans qui ne parlent que le dialecte des montagnes. Hallucinant récit !

Depuis près de trois années, il semblait qu'une force mauvaise pesât sur Evendorff. Elle commença par se manifester à l'extrémité du village, dans la chaumière de Jean Berger, le garde communal, un pauvre homme qui, hélas, ne se remettra pas, de longtemps, des maux qu'il a éprouvés. Cela se produisit deux années environ après le mariage du garde. Il avait épousé Eugénie Hary une servante de Rizling (un autre village de la montagne où les poteaux indicateurs sont encore rédigés en langue allemande), et en avait eu deux enfants. Quand le malheur fondit sur eux, ils n'en accusèrent que la mauvaise fortune...

En 1929, coup sur coup, moururent leurs deux enfants et la mère d'Eugénie

Hary, alors que tous étaient bien portants. Ils moururent à si peu de distance les uns des autres et dans des conditions si mystérieuses que le village s'en émut et les plaignit. Le petit Jean rentra à la maison après avoir joué tout le jour dans la neige ; il dina, se coucha et ne se réveilla, dans des convulsions atroces, que pour mourir. La mère d'Eugénie quitta la veillée pour son lit ; on l'y retrouva décomposée. Le médecin de canton, appelé à la hâte, questionna :

— Qu'ont donc mangé ces enfants et cette femme ? On dirait qu'ils ont été empoisonnés ?

Empoisonnés ? Par qui ? Nul n'avait intérêt, semblait-il, à ce qu'on les supprimât. Et puis qui, dans ce village, où les paysans ont une foi robuste, où chacun n'est préoccupé que par les rudes travaux de la terre, aurait pu attenter à la vie de deux enfants, d'une vieille femme ? Eugénie Hary était une bonne ménagère, stricte, avisée, gaie compagne, courageuse à la besogne. Tout au plus aurait-on pu lui reprocher une trop grande imagination et un amour trop marqué pour les contes fantastiques. En ce qui concernait Jean Berger, le garde, on n'en pouvait faire que des éloges. Chaque matin, il partait en forêt, guêtré dans ses hautes bottes, chargé de son bissac et de ses outils, et ne rentrait qu'à la nuit pleine, harassé, saoulé par l'air vif des plateaux. On enterra les morts. Puis Eugénie Hary et Jean Berger eurent d'autres enfants, trois, qui remplacèrent les disparus.

La mort parut s'éloigner d'Evendorff, mais le pillage y entra aussitôt. A Evendorff, on n'a jamais vu de mauvais garçons, encore moins de voleurs. Tout au plus se souvient-on qu'il y a un fort longtemps un forçat s'y montra ; un paysan qui, dans une ivresse faite de jalousie et d'alcool, avait tué un autre montagnard ; mais il se hâta de mourir paisiblement, le plus vite qu'il put. Or il sembla qu'un voleur avait choisi le pays non seulement pour y exercer ses rapines, mais encore pour y répandre une durable terreur.

On découvrit l'an passé que le plus beau linge du pays disparaissait des étendages. Jusque-là les gens du pays, confiants comme des bergers de pastorale, laissaient jour et nuit la lessive sécher devant leurs maisons. Il fallut le rentrer. Qui donc volait ? L'impression mauvaise, tant de fois analysée, grandit lorsqu'on découvrit, quelques semaines plus tard, que le voleur rentrait dans les maisons et qu'il paraissait bien connaître les habitudes de la bourgade. En effet, il commença ses exploits dans la ferme de Nicolas Bock, un soir où la femme s'était rendue dans un village voisin pour y discuter d'un héritage, tandis que Nicolas était allé au cinéma, organisé par l'inlassable Lorrain Berg, conseiller général du canton, l'homme qui se dévoue chaque soir pour apprendre le français aux paysans. Il y entra avec un bâton, au bout duquel était fixée une bougie, et avec la bougie il fit flamber toutes les cordes qui retenaient les jambons, destinés au marché, puis il s'empara des jambons. Cependant aucune effraction ne fut relevée ; le malfaiteur était entré par la porte d'un sellier, uniquement comme des gens du pays. On s'interrogea dans le village. D'où venait le mal ? Des contrebandiers ?

Les contrebandiers ! Que de fois, depuis une année, leur nom n'a-t-il pas été prononcé à Evendorff ! On en reparla, le même mois, lorsque, dans la nuit où François Weber fête le mariage de son fils, sa maison fut dévalisée. Le procédé changeait. Le bandit, pour entrer dans la maison abandonnée, brisa une vitre, afin de pouvoir manœuvrer l'espagnolette de la fenêtre, puis, en toute tranquillité, il s'empara d'une somme d'argent, mille francs, et d'une importante quantité de vivres, du vin, des conserves... Cela se passait en mai dernier. En juillet, le voleur d'Evendorff entra dans la ferme de Lucien Mohr. Les portes étant verrouillées (car la terreur régnait sur la bourgade), il fut dans la nécessité de briser une vitre, comme chez Weber, afin d'ouvrir la fenêtre. Il s'empara d'un stock de victuailles et, sans doute, aurait

Pendant longtemps, Eugénie Hary passa pour une bonne ménagère, stricte aux soins de sa maison (à gauche), avisée, gaie compagne, courageuse à la besogne.



Le garde communal Jean Berger, chaque matin, partait en forêt avec ses outils et ne rentrait qu'à la nuit pleine.



J'ai trouvé Jean-Pierre Benning (le troisième, à droite) dans sa maison lépreuse de Rizling, au milieu de ses trois frères. Ils y étaient tous quatre enfermés comme dans un tombeau car ils ont tant souffert, autrefois, qu'ils continuent à vivre isolés comme des loups.

Un autre glacial.

# S S É É É É

olé plus encore si le facteur du pays ne l'avait érangé en heurtant au portail. Cet homme perçut une forme, derrière les vitres, et il la fit disparaître dans le brouillard. Il donna l'arme. On fouilla la maison. Tout près de la litre cassée, le voleur avait laissé des traces de sang. On pensa qu'il s'était coupé au poignet. Dès le lendemain, au son du tambour, Berger, le garde communal, invita les habitants d'Evendorff, hommes et femmes, à venir à la maison commune, afin d'y montrer leurs bras. Nul ne devait manquer au rendez-vous. Ainsi pensait-on découvrir le coupable...

Aucun des habitants d'Evendorff n'avait le poignet coupé ! Le mystère tournait à la fantasmagorie !... Une hallucination malade gagnait ses esprits. Elle s'accrut, lorsque, pendant les premiers jours de l'été, on aperçut, aux confins du village, une énorme meule de paille, dix mille kilos entassés, qui brûlait. Chacun quittait sa maison, pour aller voir de plus près l'incendie qui dévorait le bien de M. Zumann, lorsque, une fois encore, les roulements de tambour de Berger, le garde communal, modifièrent le sens de l'alarme. Par sa voix, M. Berg, protecteur du pays, invitait ses concitoyens à la méfiance. Ils n'avaient pas veillé assez rapidement, car déjà, dans la ferme du sinistré, M. Zumann, le voleur, avait passé, emportant un rouleau de marks en or, brisant les tirelires des enfants, trouvant 700 francs...

C'en était trop ! Les montagnards se prennent à douter de leurs forces et font appel à la gendarmerie de Sierk. Genot, le brigadier, et ses compagnons de giberne, Herrbach, Florent, Gailloux se postent dans le pays. Ils ne menacent personne. On leur raconte qu'Eugénie Hary, la femme du garde communal, a été surprise, autrefois, à voler des haricots dans un champ. Ils vont l'emmener à Sierk, lorsque toutes les femmes du village leur arrachent leur prisonnière. Une mère de famille, et si serviable ! Les gendarmes reprennent le chemin de Sierk !...

Alors le pillage du village continua de plus belle. Le malfaiteur mystérieux parut animé par une force nouvelle. Une meule de foin s'enflamma : un peu partout on essaya de forcer les verrous ; on brisa les carreaux de M. Grun ; on essaya de fracturer son armoire. Deux femmes, les Reithler, qui viennent de céder, pour 2.000 francs, un de leurs champs, sont réveillées, un soir où la neige assourdit les pas. Elles sont vieilles. Quasi impotentes, le voleur sait qu'elles ne lui résisteront pas. Elles crient : « Au secours ! » Le village accourt. La neige est creusée devant la maison ; les foulees se perdent sur le chemin ; mais on n'y relève nulle trace de chaussures ou de clous. Quelques jours plus tard, un soir encore où les vieilles Reithler confrontent leurs craintes, leur volet bat sous les coups répétés. Elles éteignent la lumière et restent plusieurs heures sans avoir le courage de regarder dehors. Elles s'y décident enfin : un billet glisse sous leurs doigts. C'est une page de livre, arrachée dans un manuel d'écolier. Des traits de crayon le barrent. Angoissées, les vieilles Reithler lisent : « Nous savons que vous possédez beaucoup d'argent. Nous vous demandons de mettre demain, à cette place, cinq cents francs. Obéissez-nous, sans quoi la punition attendra. Nous savons faire naître le feu et couper le sang ! Nous sommes nombreux. Méfiez-vous ! »

Les vieilles femmes apportent le billet au maire. Puis, elles assemblent en vrac leurs haricots, serrent leur argent et quittent Evendorff. Elles vont se réfugier dans un hospice, y finir leurs jours. Au moins, là, il n'y aura pas de douleurs...

On tend des pièges aux bandits. Mais les femmes parlent trop et rendent inutiles les embuscades. Cependant, chaque soir, un gendarme monte de Sierk et guette dans la brume. Le village, néanmoins, continue. Là, on vole du linge ; ailleurs, du vin, du jambon, du lard... décembre, janvier, février passent. L'exaspération incite les gens à se terrer, à se calomnier, à se haïr. Mars arrive. Il faut en finir...

On a reconstitué pour moi l'embuscade où tomba la possédée d'Evendorff. Cela eut lieu dans les premiers jours de mars. M. Berg, lieutenant-général de la résistance, invita les plus riches montagnards du pays, les Bock, à étaler un soir, devant leur ferme, ce qu'ils avaient de meilleur et de plus beau : leurs plus beaux vêtements, leur linge le plus fin... La neige recouvrait tout et la brume rendait invisibles les chemins. Dix jeunes gens du pays, des gendarmes

et M. Berg se postèrent autour de la ferme, puis ils attendirent.

Et, comme la nuit tombait, ils aperçurent une ombre dans le champ. Ils la laissèrent aller et venir, ne doutant pas qu'elle ne fût occupée à s'approprier les richesses étalées. Quand ils la virent repartir, un gendarme cria : « Haut les mains ! » et, en l'air, il tira un coup de fusil. La silhouette se stabilisa. Jeunes gens et gendarmes coururent sur elle, penchés sur leurs armes. L'étonnement les fit reculer.

Une femme était devant eux, une paysanne chétive, au visage creusé, Eugénie Hary, la femme de Jean Berger, le représentant de l'autorité du pays, le garde communal. Elle avait sa jupe et son caraco de tous les jours, mais elle était chaussée bizarrement. Était-il donc étonnant que le voleur d'Evendorff n'eût jamais laissé des traces de pas ? Eugénie Hary avait recouvert ses chaussures de bas de laine épais, où elle avait cousu une semelle rustique, informe...

Tout ce qu'elle avait volé gonflait ses poches. Elle tendit ses mains aux menottes. On l'interrogeait.

— Est-ce toi la voleuse de Bock, de Zumann, de Reithler ? Est-ce toi l'incendiaire ?

Elle ne répondait pas. On l'emmena dans sa maison. Au passage, M. Berg invitait tous les habitants du village à la suivre. Celui qui fut le plus étonné, ce fut Jean Berger, le garde, qui rentrait de la forêt. Le pauvre-homme ignorait tout, et il n'eut pas grand-peine à le faire croire. Sa femme était donc une voleuse ? Et qui sait, une possédée peut-être plus dangereuse ? Car on lui rappelait les morts mystérieuses de jadis... Jean Berger giffla sa compagne et on le laissa pleurer.

— Elle rendra tout avec les menottes, ordonna M. Berg. Gendarmes, lâchez-la. Et toi, Eugénie, vide ton cellier et tes armoires.

Un par un les montagnards défilèrent devant la prisonnière. Elle mettait timidement dans leurs mains ce qui lui restait de ses larcins. Dans la pièce voisine, Jean Berger et ses trois enfants entendaient la rumeur vengeresse. La première phase de l'expiation se termina vers minuit. A minuit, la prisonnière prit la route de la gendarmerie, sous les appels à la loi de lynch... A trois heures du matin, elle avait avoué ses méfaits aux gendarmes, uniquement ses larcins...

Les montagnards ne se dispersèrent pas, cette nuit-là, bien que leur démon eût quitté le village. Assis paisiblement dans la salle commune, ils confrontaient le présent au passé. Et tout à coup une voix monta :

— N'est-ce pas elle qui a fait accuser d'un crime Jean-Pierre Benning, de Rizling, Jean-Pierre que l'on a arrêté il y a dix-neuf ans, et qui n'a quitté la prison que pour l'asile des fous ?... Souvenez-vous. Jean-Pierre était accusé d'avoir incendié la maison de M. Houst, le riche propriétaire de Rizling, de lui avoir adressé des menaces de mort... Il a toujours protesté de son innocence. Il était innocent, j'en suis sûr, je le connais... Et, en ce temps-là, Eugénie Hary était justement la servante de M. Houst...

\*\*\*

Je suis de nouveau parti sur les routes glacées, pour aller à Rizling. C'est un village encore plus perdu qu'Evendorff, à l'extrémité des plateaux qui dominent la terre allemande. J'y allais chercher l'innocent Benning.

La neige, partout la neige ! J'ai trouvé Jean-Pierre Benning dans sa maison lépreuse de Rizling, au milieu de ses trois frères. Ils y étaient tous quatre enfermés comme dans un tombeau. Quand ils me virent arriver, je remarquai leur frémissement. Ils ont tant souffert autrefois qu'ils vivent isolés comme des loups. Nulle présence féminine n'éclairait leur maison. Il semble que leurs fenêtres ne s'ouvrent jamais. L'atmosphère qu'ils respiraient me tourna sur le cœur. Il me fallut les faire sortir pour que nous puissions bavarder ensemble.

Jean-Pierre Benning me suivit. Ses yeux sont morts. La sueur collait ses cheveux sur son front. Était-il fou encore ? Il n'y paraissait plus. Mais sa cohabitation avec les fous avait laissé sur son visage d'étranges stigmates.

D'un ton bonhomme, d'une voix lente, il commença le récit de son tragique passé... J'écoutais. Mais les mots qu'il prononçait avaient dans mon esprit une répercussion imprévue. Ils me disaient la détresse d'un homme dont la malveillance a ruiné la vie...

— Notre père, notre mère étaient d'honnêtes montagnards, murmura Jean-Pierre Benning. Ils ne regardaient point à la besogne. Ils travaillaient si dur qu'ils réussirent à quitter la cabane qu'ils habitaient, à l'extrémité du village, pour venir loger dans la maison où nous sommes aujourd'hui, et qui était belle autrefois. Ils acquirent des champs, des bois, et de si grands champs qu'ils en arrivèrent à concurrencer M. Houst, le plus riche fermier de Rizling...

« De là naquit une inimitié qui s'accrut avec le temps. M. Houst nous haïssait et nous ne l'aimions guère. Les choses en arrivèrent à ce point que, lorsque, en 1913, l'étable et la grange de M. Houst brûlèrent, la rumeur nous accusa de ce crime.

« Il s'agissait d'un important incendie. Des tonnes de foin étaient dispersées. On releva les corps gonflés de treize bêtes à laine. Il ne resta rien de la porcherie. Néanmoins, une accusation précise ne fut portée contre nous que plusieurs jours après l'incendie, lorsque, derrière ses volets, M. Houst trouva un billet couvert d'une écriture grossière, où il put lire une menace, analogue à celle qu'ont reçue les Reithler d'Evendorff : « Votre étable a brûlé, mais le reste viendra encore. Il doit y avoir chez vous du feu et du sang ! »

« M. Houst alerta tous ses valets de ferme et la plupart des habitants du pays. Ils firent bonne garde. Ils fermèrent notamment toutes les portes, de l'intérieur, au verrou, afin que nul ne pût rentrer dans la maison du dehors. Néanmoins, un commencement d'incendie se révéla au milieu de la nuit dans la grange. On le noya. Qui avait mis le feu ? Une porte avait été ouverte dans l'intérieur de la maison. Ce détail, qui aurait dû m'innocenter, ne fut pas remarqué immédiatement, et cela, outre les fautes que je commis par la suite, causa ma perte.

« Ces événements avaient lieu au temps de la domination allemande. On était sévère, à notre égard, à cette époque-là. Ordre fut donné aux habitants de se rendre à la mairie, pour copier le billet, afin de confronter les écritures. Tout le village fut soumis à l'épreuve, à l'exception d'Eugénie Hary, la servante des Houst. Mes frères l'acceptèrent. Je ne m'y serais pas refusé si un gendarme ne m'avait brutalisé.

« Mes frères, M. Berg, tout le village vous diront qu'à cette époque j'avais les idées « un peu courtes », que j'étais fou. Cela est vrai, on m'a guéri. Aux coups, je répondis par un refus. Le gendarme répliqua :

« — C'est donc toi, l'incendiaire ! Puisque tu ne veux pas nous obéir de bonne grâce, tu nous obéiras par la force !... »

« On m'attacha à un cheval et je fus conduit sous les huées à la prison de Sierk, puis à Metz.

« Je n'avouai rien. Que pouvais-je avouer ? J'étais innocent. Le jour du premier incendie, je travaillais en compagnie de mon père et de mes frères. On me soumit à la question. J'ai enduré de véritables tortures. Enfin, le fait que la porte par laquelle avait passé l'incendiaire avait été ouverte de l'intérieur d'une maison où je ne me trouvais pas frappa le juge. Il termina l'interrogatoire et rendit un non-lieu en ma faveur. Il y avait trois mois que j'étais en prison. Néanmoins, on ne me rendit pas à la liberté. Mon innocence continuait à être mise en doute. On n'avait pas la preuve de mon crime, mais mon état d'exaltation, aggravé par l'emprisonnement, fit peur. Les médecins statuèrent. On m'interna.

« Je fus emmené à l'asile de Sarreguemines, puis à l'asile-prison de Hœrdt, près de Strasbourg. Je ne dirai pas que j'y fus malheureux ; j'étais considéré comme les autres fous, enfermé comme eux au cabanon, camisolé, et, comme j'étais dur à la peine, astreint aux travaux les plus durs et les plus bas, car, au regard de tous, j'étais un incendiaire...

« Cela dura sept ans. Sept années pendant lesquelles le malheur fondit sur notre maison, car je ne fus pas le seul à souffrir. Tout Rizling reprochait à mes parents « mon crime ! » On les évitait comme des bêtes dangereuses, leur refusant tout travail. Les jeunes filles qui étaient fiancées à mes frères rompirent leurs fiançailles. Ma sœur eut un sort semblable. La gêne entra dans la maison... et la ruine. Mon père mourut



Le juge A. Bitsch ne réussit pas à faire sortir la possédée de son mutisme.



La possédée est incarcérée dans le quartier des femmes, à la prison de Thionville.



L'inlassable Lorrain Berg, conseiller général, qui apprend le français aux paysans.

le premier, de chagrin. Ma mère ne tarda pas à le suivre, puis ma sœur. Un de mes frères, qui était installé dans le pays et qui, jusque-là, y avait prospéré, dut le quitter, pour échapper aux sarcasmes et aux calomnies. Mes trois autres frères décidèrent de vivre en commun, sans voir personne, n'ayant d'autre désir que celui de mourir...

« J'avais vingt-deux ans, quand j'entraï à l'asile. On me libéra au commencement de ma trentième année, et non parce que l'on eut pitié de moi, car j'étais guéri, mais parce que l'arrondissement se refusait à payer ma pension. Je suis revenu dans ma montagne. Mais, jusqu'à ces derniers jours, on m'y considérait encore comme un criminel... »

L'enfermé s'interrompit, puis :

— Eugénie Hary était-elle la coupable ? Elle avait dix-huit ans. Tout ce que je sais, c'est qu'on oublia de l'interroger et que, au lendemain de mon arrestation — et de l'incendie — elle abandonna la maison de M. Houst, sous prétexte qu'elle avait peur !...

Je l'ai quitté pour revenir à Thionville, où Eugénie Hary, la possédée, est emprisonnée. Alfred Bitsch, le juge d'instruction qui l'interroge, m'apprit qu'il ne réussissait pas à la faire sortir de son mutisme. La paysanne d'Evendorff nie encore être la cause du malheur qui a provoqué la ruine et la mort des Benning. Tout au plus reconnaît-elle ses larcins. Je m'en fus la voir à la prison. Elle tournait parmi les prisonnières. J'essayai de lire son secret sur son visage tourmenté. Elle souriait vaguement ; ses yeux vifs révélaient une inquiétante malice. Elle faisait peur, comme les êtres malfaisants, conscients ou non, que l'on voit dans les bagnes et dans les asiles... Je n'en tirai pas un seul mot !...

Henri DANJOU.



village de la montagne, Rizling, perché sur un plateau reste pendant une bonne partie de l'année sous la neige.



Arrêté il y a 19 ans comme incendiaire, Benning, qui ne cessa de protester de son innocence, quitta la prison pour l'asile d'aliénés.

# FAITS DIVERS

## La jalousie du jardinier

Bordeaux (de notre correspondant particulier).

Lorsque Jean Palard vint apporter ses légumes aux cuisines du château de Terrefort-en-Gironde, les domestiques remarquèrent que le jardinier avait au front une longue estafilade.

— Le père Palard s'est encore battu avec sa femme, dit la femme de chambre au portier.

Les scènes de ménage étaient en effet fréquentes entre le vieillard et sa concubine, Eva

Guillet-Roux. Le vieux Palard était jaloux et la jeune femme supportait mal ses colères.

Les domestiques échangeaient entre eux des regards moqueurs.

— J'ai été renversé, hier soir, sur la route de Saint-André, par un motocycliste, dit-il. Voyez la jolie balafre qu'il m'a faite !

— Et Eva ? lui demanda-t-on. Est-elle malade ?

Jean Palard eut un geste vague. Il garda un moment le silence :

— Elle est partie ce matin pour Blaye, finit-il par avouer. Elle est partie chez son père.

Il quitta l'office et regagna le pavillon qu'il habitait au fond du parc. On ne le revit plus de la journée.

Le lendemain matin, le jardinier se présenta au régisseur, M. Landrau.

— Je souffre de douleurs dans le côté droit, lui dit-il. Il faut que j'aille à Bordeaux me faire examiner par un médecin.

Il changea de vêtements et on le vit, quelques instants plus tard, s'éloigner sur la route de Cubzac-les-Ponts.

Deux jours s'écoulèrent sans qu'on revît le vieux jardinier.

Le régisseur conçut quelques craintes. Il pensa que Jean Pallard avait pu rentrer la nuit sans qu'on le vit et qu'il



Eva était une brune à une trentaine d'années.

était malade et sans soins dans son pavillon isolé.

Accompagné de deux domestiques, il pénétra dans la demeure du vieillard. Sur le lit gisait le cadavre d'Eva Guillet-Roux. Sur le cou de la malheureuse, une large trace bleue s'étalait.

Il fut facile de reconstituer le drame. Dans un accès de jalousie Jean Palard avait tué sa maîtresse. Pendant deux nuits et une journée entière, il demeura couché à ses côtés, la berçant en pleurant.

Le meurtrier s'est-il jeté dans la Dordogne, du haut du pont de Cubzac ? Les eaux du fleuve bercent-elles maintenant son cadavre ?

L. P.



Le père Palard était vindicatif et jaloux.

Il vivait solitaire dans un pavillon du château.

## Le marchand ambulante

Beyrouth (de notre correspondant particulier).

Wadi Am el Rahat était un nid d'aigles perdu, dans les rochers escarpés de la Douma, aux environs de Tanourine.

Le grand événement de chaque mois était le passage du marchand ambulante Maim-Talat. Chargé de marchandises diverses : étoffes de laine, tabouche, bijoux et parfums, il apportait encore avec lui les dernières nouvelles de la vallée, les récits d'événements survenus dans la ville la plus proche. On l'accueillait, le soir, dans les maisons, et il payait par des histoires l'hospitalité généreuse qu'on lui offrait.

Lorsqu'il repartait, quelques jours plus tard, il avait vendu toute sa marchandise et sa bourse était pleine.

Leïlma était une fort belle brune, aux yeux profonds et sombres, à la lèvre charnue, qui habitait une petite maison blanche, isolée, sur la crête d'une montagne. Elle n'était pas farouche et avait choisi plusieurs amants parmi les

paysans qui tournaient autour d'elle.

Mais elle avait une préférence pour Maim-Talat.

Elle savait à l'avance le jour de la visite de son amant et l'attendait sur le pas de la porte, le sourire aux lèvres, des fleurs de jasmin dans sa chevelure bleue.

■ ■ ■

— Le voici !

Les deux paysans se plaquèrent contre le rocher. Maim-Talat marchait joyeusement dans le matin qui se levait triomphant.

Il poussa soudain un cri déchirant et s'éroula sur le sol rocailleux. Une pierre, lancée par une main brutale, était venue le frapper à la nuque.

On retrouva son cadavre quelques jours plus tard.

Wadi Am el Rahat est un nid d'aigle. Les gendarmes sont montés dans la montagne pour rechercher le meurtrier du marchand ambulante. Mais la montagne est muette et nul ne voudra dénoncer ceux qui tuèrent l'étranger, veleur du cœur de la belle Leïlma.

M. T.



Il poussa un cri et s'éroula sur le sol rocailleux.

## Les compagnons de la chaîne

Philibert Gaucher et Jean Pitiot avaient participé tous deux au cambriolage de la gare de Givros. Ils furent condamnés tous deux aux travaux forcés.

Au bagne de Saint-Martin-dé-Ré, les deux complices avaient commencé d'expier leur crime.

Pourquoi Gaucher frappa-t-il brutalement Jean Pitiot d'un coup de poing, en pleine poitrine, le blessant grièvement ?

Vengeance ?

Gaucher a été transféré à la Rochelle, où il attendra sa comparution devant la Cour d'assises de la Charente-Inférieure.



Philibert Gaucher débarquant, à la Rochelle, du bateau de l'Île-de-Ré, avant de partir aux assises.

Vient de paraître

## Traduit de l'Argot

Un livre sensationnel sur la vie secrète et dangereuse des malfaiteurs

par

Francis Carco

l'auteur de "PRISONS DE FEMMES"

Les Éditions de France

Un volume : 15 francs

Vient de paraître

GÉO LONDON

## LES GRANDS PROCÈS DE L'ANNÉE 1931

Une lady, un médecin, Deux jeunes millionnaires, Deux reines de beauté, ...et cinquante autres criminels.

Les Éditions de France

Un volume : 15 francs



9 frs BONNE MONTRE h. lumin., ver. et mouv. incas. av. sa jol. chaîne gar. 6 a. .... 9 frs chron. a. magnét. 14 frs brac. h. cad. lum. .... 14 frs bracelet dame plaqué or ou argent. .... 25 frs

Envoi contre remboursements. Echange permis.

Fabr. E. T. LYNDA, Morteau, près Besançon.

Dépôt à Paris : 75, rue Lafayette.

## SI VOUS NE CRAIGNEZ PAS DE CONNAITRE LA VÉRITÉ LAISSEZ-MOI VOUS LA DIRE

Certains faits de votre existence passée ou future, la situation que vous aurez, d'autres renseignements confidentiels vous seront révélés par l'astrologie, la science la plus ancienne. Vous connaîtrez votre avenir, vos amis, vos ennemis, le succès et le bonheur qui vous attendent dans le mariage, les spéculations, les héritages que vous réaliserez.

Laissez-moi vous donner gratuitement ces renseignements qui vous étonneront et qui modifieront complètement votre genre de vie, vous apporteront le succès, le bonheur et la prospérité au lieu du désespoir et de l'insuccès qui vous menacent peut-être en ce moment. L'interprétation astrologique de votre destinée vous sera donnée en un langage clair et simple et ne comprendra pas moins de deux pages.

Pour cela, envoyez seulement votre date de naissance, avec votre nom et votre adresse, écrits distinctement de votre propre main, et il vous sera répondu immédiatement. Si vous le voulez, vous pouvez joindre 5 francs pour les frais de correspondance.

Profitez de cette offre qui ne vous sera peut-être pas renouvelée. S'adresser : ROXFROY, dépt 2429 M, Emmastraat, 42, LA HAYE (Hollande). Affranchir les lettres à 1 fr. 50.

**MONTRE-BRIQUET**  
estampillé semi-automatique garanti 10 ans  
même mod. sans montre 10 f  
Envoi contre remboursements.  
Fabr. E. V. LYNDA, MORTEAU près Besançon

Dépôt à Paris : 75, rue Lafayette.

Vient de paraître

## Filles d'amour, ports d'Europe

par

Pierre Mac Orlan

Inédit

7 frs

Les Éditions de France

## IL FAUT MAIGRIR

sans avaler de drogues, pour être mince et à la mode ou pour mieux vous porter. Résultat visible à partir du 5<sup>e</sup> jour. Ecrivez en citant ce journal, à Mme COURANT, 98, boulevard Auguste-Blanqui, Paris, qui a fait vœu d'envoyer gratuitement recette simple et efficace, facile à suivre en secret. Un vrai miracle !

**75 FS PAR MOIS SANS RIEN VERSER D'AVANCE**

vous pouvez avoir, pour 12 VERSEMENTS de 75 fr. MENSUELS de 75 fr.



notre CHRONOMÈTRE "CO-RE" en OR

Mouvement de précision Spiral Breguet

An comptant... 850 fr. Catalogue général N° 32 franco sur demande adressée au COMPTOIR RÉAUMUR 78, r. Réaumur - Paris-2<sup>e</sup>

PAUL MORAND



## 5.000 PHONOS GRATIS

RET V NOIS LUEB

à distribuer aux lectes : ayant t oné a solution et se conformant à nos conditions. Reconstituez les noms de 4 couleurs, et en prenant une lettre de chaque couleur, vous en trouverez une qui est en même temps une fleur. Laquelle ? Adressez directement votre réponse à Phonos ANGELUS, 22, rue des Quatre-Frères-Peignot, Paris (15<sup>e</sup>).

Joindre une enveloppe timbrée à 0.50 portant votre adresse

## GRAND CONCOURS 2000 PHONOS ou T.S.F. DONNÉS GRATUITEMENT

à titre de propagande, à toutes personnes donnant la réponse du rebus ci-dessous et se conformant à nos conditions.



men

Avec ces trois dessins, trouvez le nom d'un grand homme d'Etat Français universellement connu.

Réponse

Envoyez votre réponse en découpant cette annonce.

Joindre une grande enveloppe timbrée portant votre adresse aux

Et<sup>s</sup> VIVAPHONE (Serv. Concours 46), 116, R. Vaugirard, PARIS-6<sup>e</sup>



## A VOTRE POIGNET

CE CHRONOGRAPHE vous donne l'heure exacte et vous permet de prendre les temps au 1/5<sup>e</sup> de sec. ainsi que la vitesse en auto, gar. 10 ans

30. Av. mouvem. antimagnétique 36. Modèle de poche. 35. Env. c. remb

Fabr. E. T. LYNDA, Morteau, près Besançon. Dépôt à Paris : 75, rue Lafayette.

## L'IVROGNERIE



Le buveur invétéré PEUT ÊTRE GUÉRI EN 3 JOURS s'il y consent. On peut aussi le guérir à son insu. Une fois guéri, c'est pour la vie. Le moyen est doux, agréable et tout à fait inoffensif. Que ce soit un fort buveur ou non, qu'il le soit depuis peu ou depuis fort longtemps, cela n'a pas d'importance. C'est un traitement qu'on fait chez soi, approuvé par le corps médical et dont l'efficacité est prouvée par des légions d'attestations. Brochures et renseignements sont envoyés gratuits et franco. Ecrivez confidentiellement à : Remèdes WOODS, Ltd., 10, Archer Str. (219 CE), Londres W. 1



Dans Stockholm, où les crimes sont plutôt rares...

... la population fut affolée par ce triple meurtre.



L'orchestre accompagnait gaiement les évolutions des danseurs.

Frédéric von Sydow revit en une seconde toute sa vie oisive et brillante de dandy.

Au dehors, les skieurs glissaient sans trêve sur la neige immaculée.

# LA FIN DU DANDY

Stockholm  
(de notre correspondant particulier).

— von Sydow ?...  
— Moi-même, qu'y a-t-il ?  
— Deux messieurs vous prient de descendre dans un des petits salons privés.  
— Veuillez leur demander leurs noms ?  
Un silence. Le visage crispé, Frédéric von Sydow, l'écouteur du téléphone plaqué contre l'oreille, cherchait à saisir les bribes des conversations qui se tenaient au bureau de l'hôtel entre le portier et les deux inconnus.  
La réponse vint, nette et brutale.  
— Ces messieurs disent qu'il est inutile de vous donner leurs noms. Ils sont porteurs d'un message important.  
Le jeune dandy eut un sourire sarcastique :  
— Bien ! dites-leur que je vais descendre dans quelques instants.  
Il raccrocha l'appareil. Deux filets de sueur coulaient le long de ses tempes.  
— Allons ! murmura-t-il. Il faut payer !  
Il tira d'un large étui d'argent une cigarette à bout doré, l'alluma et rentra dans sa chambre.

— Qui t'a téléphoné ?  
— Un fournisseur... mon tailleur...  
Frédéric von Sydow regarda sa femme. Blonde, son corps mince gainé dans une robe de satin, elle offrait une image splendide de la joie de vivre.  
La chambre était luxueuse et tiède. Sur la table, recouverte d'une nappe magnifiquement brodée, les fleurs et les fruits alternaient et des festons de feuillage serpentaient entre les verres où pétillait le champagne doré.  
Par la large baie, on apercevait les belles pistes enneigées d'Upsala où des skieurs, aux vêtements de lainage multicolores, se livraient à de folles glissades.

Le jeune homme prit place à table. Il se sentit soudain très las. La tête entre les mains, il se mit à pleurer doucement.  
Dans quelques minutes, tout sera fini. Il faut que tout soit fini, pensa-t-il.  
Sur l'écran de sa mémoire passèrent alors mille images heurtées, confuses ou claires, gaies ou tragiques. Toute sa vie défila sur un rythme rapide. Il revit les parties de plaisirs, les nuits anxieuses passées autour des tables de jeux, les longues randonnées dans des voitures de luxe à travers des paysages enchantés, les fréquentes visites chez les tailleurs, les chapeliers, les bottiers les plus cotés de Stockholm.  
A ce régime, sa fortune avait été rapidement consumée. La dot de sa femme fut employée de la même façon et bientôt le jeune mondain dut faire appel à son père. Celui-ci, après l'avoir tiré d'affaire à plusieurs reprises, refusa de nouveaux crédits.  
Aux abois, Frédéric von Sydow dut recourir aux usuriers. Il tomba dans les griffes du vieux Zetterberg, dont la clientèle se recrutait dans le monde des « futurs héritiers ». Celui-ci consentit au jeune homme des prêts considérables, escomptant être désintéressé par le père de celui-ci, M. Hjalmar von Sydow.

Frédéric von Sydow revoyait la scène qui fut la boule de neige et déclancha l'avalanche. Sur une lettre de Zetterberg, il se rendit chez l'usurier. Celui-ci lui réclama le remboursement de ses prêts :  
— Mais mon père vous remboursera.  
Il se souvint alors de l'affreuse grimace du prêteur.  
— Inutile d'y compter, jeune homme. Votre père ne veut plus rien faire pour vous.  
« J'ai tenté, soyez-en certain, de rentrer dans mon argent en faisant appel à ses sentiments paternels. J'espérais, d'autre part, que la crainte de voir déshonoré un nom hautement respecté dans le monde des af-

fares serait pour lui un argument suffisamment fort. Votre père n'a-t-il pas été Président de l'Association Patronale Suédoise ?  
« Je n'ai plus de garanties, maintenant, j'armoya-t-il. J'ai besoin de mon argent. Il faut me rembourser tout de suite. »  
Frédéric eut beau supplier, demander des délais, le vieil usurier ne voulut rien entendre.  
A la suite de cette entrevue, le beau Frédéric vécut des heures pénibles et fit des démarches humiliantes. Tout ceux qui avaient participé à sa vie fastueuse refusaient maintenant de le sortir d'embarras.  
Sur ces entrefaites, M. et Mme von Sydow furent invités à passer quelques jours chez des amis qui possédaient à Moertnas — à quelques kilomètres de Stockholm — une villa magnifique.  
Au cours d'une promenade, quelqu'un dit à Frédéric, en lui désignant une jolie villa qui dissimulait sa construction élégante au fond d'un jardin :

Le père de l'assassin avait présidé l'Association Patronale Suédoise.

Le cadavre de M. Hjalmar von Sydow emporteur une civière.

— C'est la maison de l'usurier Zetterberg !  
Le jeune dandy tressaillit, mais ne dit rien.  
Le lendemain, il se présentait chez le prêteur :  
— Vous voilà devenu raisonnable, murmura Zetterberg en l'accueillant avec son sourire le plus gracieux.  
— Je viens vous demander, une dernière fois, de m'accorder un délai. Je ne puis pas vous payer maintenant...  
Le sourire disparut de la face de l'usurier. De nouveau la discussion reprit.  
Au rez-de-chaussée, Mme Zetterberg et ses deux nièces, qui repassaient du linge, entendaient les éclats de voix des deux hommes. Soudain, il y eut le bruit sourd d'un corps tombant sur le plancher.  
— Que se passe-t-il ? murmura Mme Zetterberg, inquiète.  
Maintenant, on n'entendait plus rien.  
Quittant la cuisine, la femme, angoissée, suivie des deux jeunes filles, grimpa jusqu'au bureau de son mari. Elle ouvrit brusquement la porte. Zetterberg gisait de tout son long sur le plancher. Debout, une matraque à la main, se tenait le jeune client.  
A la vue des trois femmes, le meurtrier eut un sursaut. Comme un fou, il courut sur elles. Mme Zetterberg ouvrait la bouche pour crier. D'un coup de matraque, il lui imposa silence. Avec un « han » sourd, la femme s'écroula.  
Les deux fillettes, épouvantées, les yeux fixes, paralysées par l'épouvante, s'étaient plaquées contre le mur du corridor. Elles furent abattues à leur tour.

Stockholm fut épouvanté de ce triple crime. La police ne put découvrir le coupable. Mais M. Hjalmar von Sydow fut pris d'atroces soupçons. Il fit appeler son fils et l'interrogea.  
— Allons, avoue ! C'est toi, bandit, qui l'as tué !  
— Eh ! bien, oui, c'est moi !  
Et ce fut alors l'atroce confession, mais aussi l'accusation terrible :  
— Si j'ai tué, c'est de ta faute ! Tu m'as coupé tous les crédits... J'étais acculé... tu pouvais me tirer d'affaire... Tu n'as pas voulu... C'était le déshonneur à huitaine...

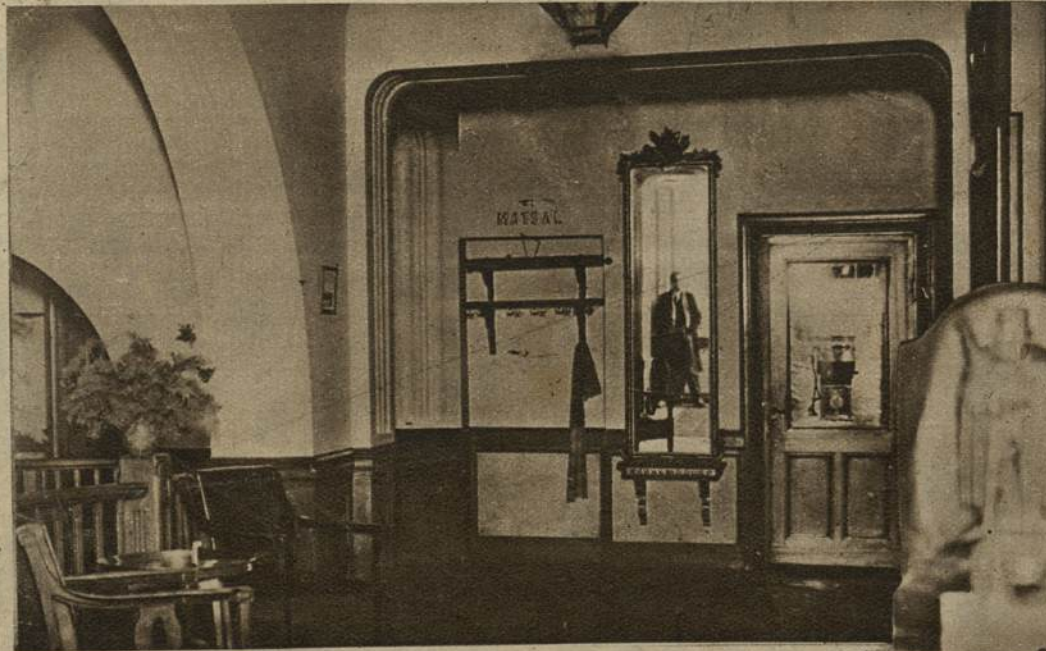


— Malheureux, malheureux ! C'est le baigneur qui l'attend.  
Frédéric vit rouge. S'emparant d'une massue qui traînait sur le bureau, il frappa son père avec violence.  
Deux servantes travaillaient dans la pièce voisine. Elles pouvaient le compromettre. Il les abattit.

Et maintenant, tout était fini. La police de Stockholm savait qui était le coupable. Deux inspecteurs l'attendaient en bas, dans le hall de l'hôtel.  
Frédéric releva la tête. Il regarda autour de lui. Il fallait quitter tout cela : cette vie dorée, cette chaleur d'un appartement luxueux, cette tiédeur d'un corps de femme.  
Inquiète, Mme de Sydow interrogeait doucement :  
— Qu'as-tu, mon chéri ?  
— Tu m'aimes ?...  
La femme vint se blottir contre son mari. Ils échangèrent un long baiser. Soudain, elle tressaillit au contact d'un objet froid contre sa poitrine. Elle s'écarta légèrement. Les yeux humides, les dents serrées, Frédéric la regardait fixement. Elle voulut crier. Sa gorge eut une contraction rapide. Ses yeux s'exorbitèrent.  
Une détonation claqua...

— On se tue, là-haut ! On se tue !...  
Affolée, la soubrette courait à travers les couloirs. Elle se heurta, en haut de l'escalier, contre deux hommes qui montaient rapidement.  
Une seconde détonation troua le silence.  
— Vite, cela sent le malheur !  
Sous les épaules des deux policiers, la porte vola en éclats.  
Sur le sol, deux cadavres gisaient.  
Au dehors, les skieurs glissaient sans trêve sur la neige immaculée, et l'orchestre de cuivres accompagnait gaiement les évolutions des patineurs.

Erik BORNJ.



Dans le hall de l'hôtel d'Upsala, deux visiteurs mystérieux discutaient avec le portier et demandaient M. von Sydow.

# SEMEUR



Les soupçons se portèrent sur un nommé Matuska, à la réputation d'exalté.



Un volcan s'ouvrit sous le rapide Cologne-Budapest qui s'abîma dans un ravin.



Quinze jours plus tard, la locomotive d'un train parti de Marseille à la tombée de la nuit éperonnait une sorte de barricade faite de madriers (ci-dessous), entre les gares de Cassis et la Ciotat, près d'Aubagne. Ci-dessous, les enquêteurs sur les lieux de l'accident.

Un salaud a dû encore passer par là ! Au seuil d'un des tunnels qui trouent le massif boisé séparant Cassis de La Ciotat, un vigile de la voie, qu'accompagne un garde-mobile, vérifie le fonctionnement d'un disque. La commande rend mal. Tourné vers son compagnon, le cheminot reprend :

— Ils la veulent quand même, leur catastrophe.

Depuis cinq semaines, entre Marseille et La Ciotat, trente kilomètres de parcours ferré servent à des criminels de champ d'expérience.

L'attaque a commencé par la bombe. Le 14 février, à 6 heures 30 du soir, une explosion projetait hors des rails, à l'entrée de Marseille, la locomotive et les wagons du rapide 6 venant de Vintimille. Par bonheur, les puissantes voitures se comportèrent comme des tanks dans leur course sur le ballast. On en retira intacte leur charge de vies humaines.

Quinze jours plus tard, la locomotive d'un train, parti de Marseille à la tombée de la nuit, éperonnait une barricade entre les gares de Cassis et de La Ciotat. Cette fois, aucun wagon ne sortit des rails. Comme à La Pomme, pas un seul voyageur ne fut blessé.

Après trois semaines de garde et de patrouilles en armes, qui font ressembler cette voie courant sous le ciel de Provence à une de ces lignes stratégiques qui sillonnaient les abords de l'ancien front, on pouvait supposer que les criminels auraient renoncé. Et voilà qu'un vigile découvre, non loin de l'emplacement du deuxième attentat, un appareil de sécurité hors d'état de remplir sa mission.

Un salaud a dû encore passer par là. Le garde-mobile se hâte vers la station voisine. En chemin, il croise un camarade.

— Tu connais la nouvelle ? Un express a dû stopper en gare de La Ciotat, pour descendre deux voyageurs blessés par des éclats de verre. Une bouteille vide avait été lancée contre la glace du compartiment qu'ils occupaient.

« Un geste de rage », dira le communiqué.

■ ■ ■ ■

Car des communiqués renseignent le public sur les péripéties de la lutte engagée par les défenseurs des convois, contre les invisibles assaillants de la voie ferrée.

L'un de ces communiqués, publiés dix jours après l'attentat contre le rapide 6, révélait de troublantes suspensions.

Ce communiqué déplorait la tendance de certains immigrés, que divisent des rivalités politiques, à transformer notre pays en champ clos pour en découdre. C'était laisser entendre qu'on établissait un rapprochement entre l'attentat de La Pomme et un attentat commis vingt jours auparavant, non sur la voie ferrée, mais sur une place d'Aubagne, autre localité de la grande banlieue marseillaise, en direction de Toulon.

Aubagne est un centre important de fabrication des briques, des tuiles et des poteries. De nombreux immigrés italiens sont employés aux carrières et aux fours. Tout comme à Marseille, dans les quartiers de Pentagone et de Menpenti, et à Paris, au village en bois de Clignancourt, ces originaires du Piémont, de Toscane, de Ligurie, portent les uns chemise noi-

re, les autres, chemise rouge. Les chemises noires ont fondé, dans un quartier d'Aubagne, une *Casa degli Italiani*. C'est contre cette « Maison des Italiens » que deux antifascistes lancèrent, le 25 janvier, une bombe de même composition que celle dont on retrouva les débris, vingt jours plus tard, dans la brèche ouverte sur la voie, à quelques centaines de mètres de la station de La Pomme.

Dans un bar attendant à la *Casa*, la bombe démolit une cloison et blessa deux femmes, deux Italiennes. La principale victime fut un Français, un confiseur, qui se trouvait assis sur un banc du cours quand l'engin éclata. Cet Aubagnais passait pour ne pas avoir la tête très solide. Elle supporta mal la secousse de l'explosion. Le lendemain, le confiseur annonçait à ses voisins que tout Aubagne allait sauter. Il les engageait à fuir le pays. Lui-même se rendit à Marseille. Là, il prit un train à destination de Nice. En gare de Toulon, il tira par la portière des coups de revolver, en criant :

— N'approchez pas de l'express, il est chargé de dynamite.

A contre-voie, un matelot sauta dans le compartiment occupé par l'agité. En le ceinturant, il permit de le désarmer.

On a interné le confiseur le lendemain même de l'attentat contre le rapide 6, attentat que, dans son délire prophétique, le dément avait en quelque sorte prédit.

■ ■ ■ ■

Des wagons internationaux étaient attachés au rapide déraillé. Des Italiens occupaient ces voitures. Fascistes... antifascistes ? De ces voyageurs, on n'a publié ni le nom, ni la qualité. On sait seulement qu'une comtesse romaine se trouvait parmi eux. Elle criait si fort, sur le ballast, pour réclamer ses bijoux laissés dans le lavabo d'un wagon, qu'il était bien difficile d'ignorer sa présence et son origine.

La bombe de La Pomme avait-elle été placée sur la voie à l'intention de ces étrangers ? Le précédent d'Aubagne permettait de le supposer. D'où l'enquête minutieuse parmi les malaxeurs d'argile des bords de l'Huveaune. Elle a permis de mesurer la haine que se portent mutuellement les immigrés rouges et les immigrés noirs. Mais, la médianse, qui n'a pas manqué, ne s'est trouvée nulle part justifiée. L'interrogatoire et le jugement des deux antifascistes accusés d'avoir lancé la bombe contre la *Casa* n'a pas rendu davantage.

La quinzaine suivante, l'alerte du train 275 reporta l'enquête dans la région de La Ciotat. Là encore, on a pensé aux Italiens. Sinon dans les chantiers maritimes, au moins dans les carrières, on en rencontre autant qu'à Aubagne dans les fabriques. Comme à Aubagne, le contingent se trouve partagé en deux camps dont la rivalité ne représente pas un sujet d'agrément pour la population provençale.

Encore une fois, la délation inspirée par la haine aura fait la partie belle aux enquêteurs.

— Voyez

chez le Zeppi, vous y trouverez certainement des cartouches de cheddite. Il n'a pas manqué d'en emporter des carrières de Port-Miou, où il était occupé...

Au domicile de l'antifasciste, on a découvert des tracts, des armes, mais pas d'explosifs, et surtout pas de preuve formelle de participation à un attentat. Un autre Italien, un Napolitain, détenait des grenades. Il a dû avouer — à regret, car la pratique est interdite — qu'il employait la dynamite pour pêcher dans les parages du bec de l'Aigle.

■ ■ ■ ■

Si la provenance et la composition du rapide 6 autorisaient l'hypothèse d'une vengeance d'Italiens contre Italiens, la supposition ne tenait guère quand on considérait le caractère du train 275. Ce train circule entre Marseille et Toulon avec arrêt à toutes les stations. Le soir où il heurta la barricade, le train transportait surtout des marins, et aussi quelques Italiens. Mais, parmi ces Italiens, on comptait un nombre égal de fascistes et d'antifascistes.

Venant après les résultats négatifs de l'enquête dans les milieux d'immigrés, la constatation engagea les enquêteurs à rechercher autre part qu'à Aubagne des précédents présentant une analogie certaine avec l'attentat de La Pomme. Ces recherches les ont ramenés sept ou huit mois en arrière.

Le 8 août, à Juterborg, en Prusse, une bombe explosait au passage du rapide Francofort-Berlin. Machine et attelage ne résistèrent pas aussi bien que la locomotive et les wagons du rapide 6 à la formidable secousse. Des wagons disloqués ou emboutis, on retira vingt-quatre blessés, dont plusieurs succombèrent dans les semaines qui suivirent la catastrophe. L'auteur de l'attentat — on suppose qu'il fut désigné par le sort — signa son crime. Non loin de la brèche ouverte par l'explosion, on trouva, maintenu par deux grosses pierres, sur un côté de la voie, un document manuscrit. Il annonçait la destruction prochaine et totale de l'ordre social et



Le 25 bombe contre les Italiens blessés mes e un c pays. fascistes chi ( Farné tur



# D'ÉPOUVANTE

ertaine- n'a pas ères de

décou- d'explo- nelle de Italien, Il a dû st inter- e pour Aigle.

a du rane ven- supposi- lérait le e entre les cade, le ins, et ces Ita- de fas-

de l'en- a cons- chercher nts pré- attentat t rame-

se, une Franc- istèrent les wa- cousses. n retira succom- at la ca- on sup- gna son rte par ar deux oie, un destruc- social et

portait, en manière de sceau, l'empreinte d'une main rouge.

Le 12 septembre, un volcan s'ouvrit sous le rapide Cologne-Budapest, à quelques kilomètres de la capitale hongroise. Emportés par leur élan, la locomotive et cinq wagons déraillés s'engagèrent de biais sur un viaduc et plongèrent dans le vide, d'une hauteur de vingt-cinq mètres.

Le ravin se trouva subitement comblé de ruines, d'où montait une clameur de douleur. Un premier déblaiement permit de relever une quarantaine de blessés. Il fallut cinq jours pour retrouver les vingt-cinq corps des voyageurs s'étant tués sur le coup dans le terrible saut.

On accusa les communistes. Les militants arrêtés fournirent des alibis irrécusables. Les soupçons se portèrent sur un solitaire, à la réputation d'exalté, un nommé Matuska, qui habitait, dans un faubourg de Budapest, une façon d'atelier aménagé en laboratoire.

Matuska avoua, mais récusait toutes les suppositions de complicité.

— Je ne tenais pas, dit-il, à partager avec quiconque mes satisfactions, et pas davantage mes peines.

Fanfaron du crime, le jeune Hongrois se donnait l'allure d'un Néron. Il aurait voulu, disait-il, mettre le feu aux quatre coins de Budapest, pour se donner le spectacle d'un gigantesque incendie. Comme il manquait de moyens pour réaliser ce souhait, il se contentait d'attendre un train, à l'affût, pour déclencher une « belle » catastrophe.

Matuska ne montra aucun repentir de son acte et regretta seulement que son arrestation le privât « du plaisir » d'exécuter d'autres attentats. Il s'était proposé de faire sauter un train en Hollande, aux approches de la Toussaint, et un autre en Italie, à la veille de Noël. Ensuite...

Bien que Matuska eût affirmé avoir agi seul, la police hongroise et les polices internationales ont recherché le possible héritier des projets du terroriste. Elles ne l'ont pas découvert.

Un émule de Matuska : voilà ce que désignent la conception et l'exécution de l'attentat de La Pomme.

A un envoyé de la Sûreté générale dans le secteur des attentats, j'ai demandé :

— Croyez-vous à l'existence d'une association politique se réunissant pour délibérer et décider une de ces hécatombes où les humbles sont confondus avec les illustres, où les enfants ne trouvent pas davantage grâce que les femmes ?

— Non. Je crois à un acte d'isolé qui n'ignore rien de la puissance des explosifs, ni de leur manipulation. La charge de la bombe fut calculée juste, et aussi la longueur du cordon bickford dont la combustion devait être réglée de manière à provoquer la déflagration à la seconde du passage de la locomotive roulant à 90 kilomètres à l'heure. Le criminel dut aussi prévoir sa retraite. Il se garda, sans doute, de s'éloigner avec une précipitation qui l'eût fait remarquer, soit de quelque employé de la voie, soit du conducteur d'un des véhicules qui sillonnent la route : tramway, camion, auto. On peut aller jusqu'à supposer qu'il se mêla aux sauveteurs.

Devant ce qui représentait pour lui, en somme, une défaite, le misérable éprouva-t-il seulement de la colère ?

Ou bien du regret... du remords ?...

— Il y a peu de chances pour que l'homme de la bombe soit devenu, quinze jours plus tard, l'homme de la barricade. Les deux procédés d'attentat et la façon d'exécution marquent deux individus différents. L'auteur du deuxième attentat semble avoir agi par esprit d'imitation, disons par contagion. L'exemple de La Pomme a contaminé un cerveau prédisposé au crime.

Au crépuscule d'un jour glacial, l'horrible exaltation a poussé l'homme vers la voie. En hâte, il a rassemblé des tiges de fer, des madriers, de grosses pierres.

Une locomotive siffle. Il n'est pas prêt. Il attendra un autre convoi.

Vite, les barres de fer, pour armer la barricade... Les madriers par-dessus... Et maintenant, des pierres, encore des pierres...

Autre coup de sifflet. Un train débouche d'un tunnel. L'homme se laisse glisser au bas du talus. Il prête l'oreille... Un grand choc, suivi d'une rumeur... Mais, pas de cri d'épouvante, pas d'appel de douleur.

L'atroce volupté recherchée par le criminel lui a été refusée.

\*\*\*

Cet agresseur de convoi s'apparente à l'incendiaire, autre semeur d'épouvante, qui se donne la joie mauvaise de tacher de rouge le ciel des nuits d'été, et de faire sonner aux clochers des villages de lugubres réveils. Criminel sournois, il opère dans l'ombre. Son méfait accompli — son infâme passion assouvie — il reprend allure d'individu normal et se mêle aux autres hommes pour déplorer avec eux le malheur qu'il a créé. C'est

ainsi que toutes les meules d'un canton flambent, que des forêts se consomment, sans qu'il soit possible de saisir la main qui promène la torche maudite.

De même que les paysans armés de fourches et de fusils rentrent, la rage au cœur, d'une vaine battue à la bête mauvaise, les patrouilleurs qui parcourent la voie entre Marseille et la Ciotat se désolent de ne pas rencontrer le monstre. Peut-être l'ont-ils croisé sans le reconnaître ? Au milieu de visages d'hommes bons, peut-être n'ont-ils pas distingué un visage qui ne laisse pas transparaître d'incroyables capacités de crime.

Le tribunal de Philadelphie s'appête à juger un fermier, citoyen d'apparence sympathique, qui a pu longtemps satisfaire sa passion de l'attentat, sans éveiller les soupçons. Il variait les procédés, usant tantôt de la barricade, tantôt de l'écrasement, de la charnière faussée, du cordon de manœuvre sectionné. Jamais il ne recourut à la bombe.

Sa longue impunité le rendit imprudent. Il abusa de l'attentat. Comme un loup vorace, on l'a pris au piège. La chaise électrique lui est promise. A cet assassin de convois, on se propose d'appliquer le talion : une place dans le « train de minuit ».

On comprend que les organisateurs de catastrophes de chemin de fer s'entourent de précautions. La loi ne prévoit qu'une façon de les punir : la mort. Les vigiles de la voie sont armés. Ils ont tout droit d'interrompre d'une halle l'horrible besogne de l'ennemi des trains. On ne cherche pas à s'emparer d'un chien enragé, on l'abat.

\*\*\*

Les semeurs d'épouvante choisissent encore la route pour sillon. Ils y tendent des pièges aux automobilistes, non pour les détrousser, mais pour rechercher l'atroce joie d'assister à la culbute d'une voiture, de la voir se consumer comme un holocauste, d'entendre des cris d'effroi et de douleur.

Les heures nocturnes, pendant lesquelles la circulation se ralentit, sont leurs heures de guet-apens. Entre la fuite par un feu rouge et l'apparition d'un feu blanc, ils bâtissent leur barricade. Puis, ils retournent à leur poste d'observation, leur ombre confondue avec l'ombre des arbres et des buissons.

En juillet dernier, un médecin parisien, qui s'était attardé à Reims, traversait de nuit, en auto, le Tardenois. A un moment, une projection de ses phares illumina, à une vingtaine de mètres devant lui, un obstacle tenant la largeur du chemin. Il freina, tout en obliquant vers un champ que limitait une simple haie. L'auto versa. Le conducteur se retrouva debout avec seulement quelques contusions. Mais la voiture ne pouvait pas reprendre sa marche.

L'automobiliste se dirigea vers une maison qui bornait un des côtés du domaine. Soudain, des hautes herbes, une ombre surgit. Averti par le guet-apens, le médecin se tenait sur ses gardes. Il braqua son revolver sur l'ombre.

L'ombre n'attaquait pas, elle fuyait. Le médecin hésita, puis abaissa son arme.

Quelques jours plus tard, comme il rappelait l'alerte devant un cercle d'amis, l'un d'eux, homme d'âge, d'expérience et que sa fonction de magistrat qualifie pour rendre la justice, prononça comme une sentence :

— Il fallait tirer.

Louis COMBALUZIER.



Des fascistes travaillant aux carrières avaient fondé une « Maison des Italiens ».



La bombe explosa dans le bar où se tenaient des réunions privées.



Les semeurs d'épouvante choisissent encore la route pour sillon. Ils y tendent des pièges aux automobilistes, non pour les détrousser, mais en recherchant parfois, l'atroce joie de voir culbutter une voiture dynamitée comme celle-ci, sur la route.



Le 25 janvier, une bombe était lancée contre la Casa degli Italiani d'Aubagne, blessant deux femmes et rendant fou un confiseur du pays. Deux antifascistes, Cocianachi (à gauche) et Farnassari (à droite) furent arrêtés.

# GRANDS PROCÈS

## Le demi-fou condamné à mort

EST un principe de droit que « l'expertise ne lie pas le juge ». Principe sage, qui marque la souveraineté du magistrat et l'indépendance de son jugement : l'expertise n'est qu'un avis, un conseil, une indication technique, elle n'est pas la sentence même ; sinon, à quoi servirait de juger ? L'expert suffirait à lui seul.

Oui, mais, tout de même, après avoir approuvé le principe, il est permis dans certains cas de se demander si l'on n'en



L'avocat du demi-fou, qui a déjà fourni un magnifique effort, a tenté une suprême démarche à l'Elysée.



Ortega devint la proie d'une jalousie morbide.



M<sup>e</sup> Larrouy, le brillant avocat du barreau de Fez.

fait pas une application absurde : le procès de Raphaël Ortega, condamné à mort par le tribunal criminel de Fez, le 11 janvier dernier, pose le problème, justifie les doutes angoissants que l'esprit impartial éprouve au rappel du drame et de son châtiement.

Raphaël Ortega était employé à la Cie du chemin de fer Tanger-Fez, chef de station à Sidi-Embarek : consciencieux, sobre, travailleur, les renseignements fournis sur lui étaient excellents ; on le disait seulement jaloux à l'excès et porté souvent à brutaliser sa femme, dans des scènes motivées par des raisons imaginaires ou futiles.

Le 19 juillet 1931, vers 5 heures du matin, étaient découverts les cadavres de Mme Ortega, de l'indigène marocain Mohamed ben Rahal et d'un employé de la Compagnie, Manuel Calbo, dans la maison, située en bordure de la voie ferrée, où habitaient Raphaël Ortega et sa famille ; Ortega, lui-même, était légèrement blessé ; sans difficultés, il avoua le triple meurtre et la tentative de suicide.

Le docteur Livet, médecin chef de l'Asile d'aliénés de Ber-Rechid, examina longuement Ortega et consigna ses observations dans un rapport fort scrupuleux et plein d'intérêt.

On y trouve d'abord la trace d'antécédents héréditaires qui ne sont pas négligeables : le grand-père maternel d'Ortega, à chaque changement de lune, devenait fou, montait sur des

fagots (sic) et voulait se pendre.

Quant à Raphaël, si le psychiatre n'a pas relevé de tare personnelle, de débilité mentale, il a noté un penchant vers le sortilège, les influences occultes et la superstition.

Que Raphaël Ortega ait aimé jalousement sa femme, les preuves en abondent.

Il ne cessait de surveiller Mathilde, l'emmenant avec lui sur les chantiers ; il soupçonnait jusqu'aux indigènes, faisant jurer à ceux-ci, « sur la mosquée », qu'ils n'avaient pas de rapports avec elle ; la nuit, il se plaçait sur la poitrine une pierre pour s'empêcher de dormir et pour épier le sommeil de sa femme. Il acheta des bougies et, les faisant brûler devant Mathilde, il fit le serment, auquel répondit le serment de l'épouse, que « celui qui tromperait l'autre perdrait la vue ».

Ainsi, note dans son rapport le médecin aliéniste, les idées de superstition sont à rapprocher des idées de jalousie qu'elles ont renforcées progressivement.

« Ces deux éléments nettement anormaux ont fourni à Ortega l'idée obsédante morbide qui devait l'accaparer tout entier... »

Conclusion : la peine de mort. M<sup>e</sup> Henri Larrouy, confiant en la sage justice du Président de la République, a débarqué l'autre matin à Toulouse, de l'avion du Maroc ; il est accouru à l'Elysée pour tenter la démarche suprême, et son espoir est grand.

## Le village qui accuse

Louis Fontenelle a tué sa femme deux jours trop tard : si, au lieu de se servir maladroitement de son fusil le 14 novembre 1931, il avait fait le même geste involontaire l'avant-veille, il aurait été amnistié ; mais on ne choisit pas l'heure de son destin.

Ce jour fatal, après s'être attardé dans quelques estaminets, Louis Fontenelle, jeune ouvrier, rentra chez lui à Beugnies, village situé près de la frontière, entre Maubeuge et Avesnes.

Un quart d'heure plus tard, à détonation brève d'un coup de fusil claqua dans le silence de la nuit et Fontenelle surgissait dans l'unique rue du village, gesticulant comme un fou :

— J'ai tué ma femme en nahutant !...

En effet, dans la cuisine, l'adeleïn gisait, le thorax ou-

vert par la charge qui avait fait balle.

Il se passa alors une scène poignante : Louis Fontenelle se coucha sur le cadavre, visage contre visage, serrant le corps dans une étreinte qui se prolongeait...

Puis il resta hébété sur une chaise ; les magistrats l'interrogèrent par la suite. Il raconta qu'ayant voulu montrer le mécanisme du fusil à sa femme et ne s'étant plus souvenu qu'il y avait une cartouche dans le canon, il avait appuyé sur la détente.

Mais le village n'accepta pas cette version ; bientôt, il se dressa en accusateur : Fontenelle était bel et bien un assassin ; il était violent et jaloux ; il soupçonnait sa femme et un douanier...

La clameur populaire n'équivalait pas à une preuve ; au risque de déplaire au village de Beugnies, le procureur conclut au non-lieu ; mais il restait l'inculpation d'homicide



Le jeune ouvrier Louis Fontenelle et sa femme.



M<sup>e</sup> J.-C. Legrand estima qu'il y avait eu accident.

par imprudence, qui fut soumise, ces jours derniers, au tribunal correctionnel d'Avesnes.

Cette fois, qu'on ne le rate pas, insinua dans son réquisitoire l'impitoyable substitut Lecat.

A quoi le défenseur, M<sup>e</sup> Jean-Charles Legrand, répliqua en s'étonnant qu'on retint contre son client une part de volonté homicide alors que la mort de Mme Fontenelle devait être considérée comme un lamentable accident.

Louis Fontenelle fut condamné à 18 mois de prison et 40.000 francs de dommages-intérêts envers la partie civile. En entendant le jugement, il eut un étrange sourire...

Jean MORIÈRES.



A Beugnies, petit village de la région du Nord, la maison où éclata le coup de feu meurtrier.

# S. S.

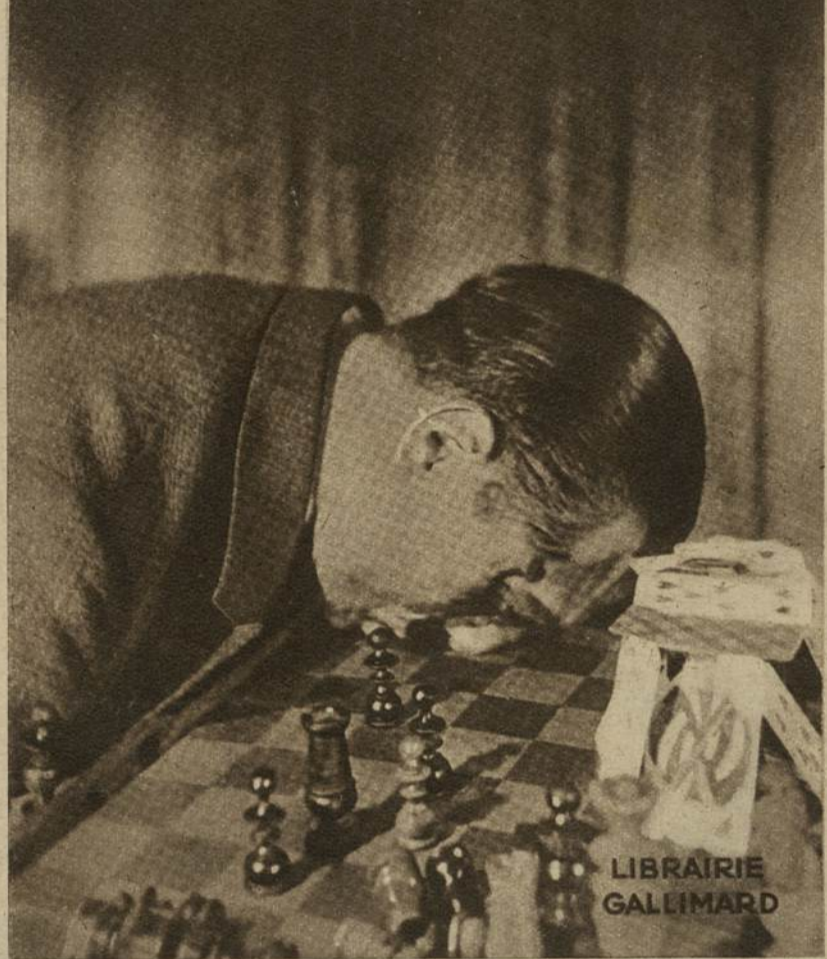
# VAN DYNE

LES CHEFS D'ŒUVRE DU ROMAN D'AVENTURES

S. S. VAN DINE

## LE FOU DES ÉCHECS

MÉMOIRES DE PHILO VANCE



LIBRAIRIE GALLIMARD



# 4

# VAN DYNE

# LES BANDES MAÎTRISÉES



René Lemaire.



Albert Faverge.



Henriette Testu.



Marcel Fourmentin.



Marcelle Fouilloux.



Henri Honoré.



Ernest Fourmentin...

...les cambrioleurs, agresseurs du chauffeur Leca, et leurs complices.

LES « bandes de la nuit » sont maîtrisées.

Coup sur coup les deux groupes de malfaiteurs qui terrorisaient Paris viennent d'être jugulés par les forces d'ordre.

Comment cette leçon sévère a-t-elle été infligée aux nouveaux gangsters de Paris ? Nul ne l'a dit encore, et il n'est pas sans intérêt de découvrir le mécanisme d'une action difficile. On se préoccupa tout d'abord des deux mystérieux gangsters, qui, la nuit, dévalisaient les passants, de Montmartre à Auteuil.

On ne savait d'eux que fort peu de choses. D'où venaient les automobilistes menaçants ? Où volaient-ils les automobiles ? On le sut bientôt, car ils les abandonnaient au matin. Les empreintes que l'on relevait dans ces véhicules ne révélaient rien. Tout au plus, à la fin de la première semaine eut-on un vague signalement des bandits. Ils avaient eu un engagement avec la police, mais ils avaient pu se défilier. Du moins, dans leur hâte à s'enfuir, avaient-ils abandonné un chapeau. Le chapeau venait de Dieppe. On fit une enquête chez les chapeliers de Dieppe. Hélas, il s'agissait d'un de ces couvre-chefs qui sont, périodiquement, cédés aux soldeurs de Paris...

Pendant ce temps, la progression des attaques nocturnes continuait. Les bandits avaient successivement attaqué, du 26 février au 14 mars, M. Lisle, rue de l'Université, M. Mantanu, boulevard Raspail, M. Bronzing, rue de l'Arc-de-Triomphe, deux femmes, boulevard Pereire, M. Gachet, rue Antoine-Rouché, Mlle Plot et sa mère, rue de l'Ascension, M. Rolland, rue Schœlcher, Mme veuve Huet, rue de Torcy, Mme Jeanne Bouyghton, rue Lebon et le comte Albert Tolstoy, avenue Kléber, en tout quinze personnes, à qui ils avaient répété, leitmotiv vulgaire, une même menace : « Aboule ton péze, ou l'on te tue ! »

Cela devenait inquiétant. Il fallait rechercher, parmi les six millions d'habitants de Paris, les six mauvais garçons qui répandaient la terreur. Les policiers de M. Badin, parcoururent les bouges. En même temps, les services de « police de nuit » reçurent l'ordre de surveiller les quartiers de Paris où les automobiles sont les plus fréquemment volées. De multiples embuscaades furent tendues pendant des nuits. Enfin le lacet se resserra...

A la fin de l'autre semaine, les veilleurs de « Police la nuit » aperçurent les bandits... Il sembla qu'ils les attendissent. Ils répondirent au signalement que les forces d'ordre s'étaient communiqué. Cela se passa rue Stanislas. Une auto y rasait les trottoirs, tous feux éteints. « Police la nuit » la fit stopper, et déjà les gardiens braquaient leur revolver sur les pneus de la voiture mystérieuse. Les bandits se rendirent à la force. Ils jouèrent la bonne foi, ils prétendirent être de fort honnêtes noctambules, tout au plus démunis de papiers d'identité. En réalité, ils cherchaient un moyen de s'enfuir. Ils furent ceinturés. O miracle ! Il ne fut point nécessaire d'attendre leurs aveux pour se rendre compte qu'on ne s'était pas trompé. On trouva sur

Les services de police de nuit reçurent l'ordre de multiplier les rondes en auto et de sillonner particulièrement les quartiers où les vols de voitures étaient les plus fréquents.

eux un chargement de revolvers, de balles, de casse-têtes et un loup noir — le masque que portait le gangster qui se chargeait de dévaliser les passants...

Ils étaient trois seulement, ce soir-là... Trois jeunes gens de vingt ans ! Gaston Astier, René Le Guiffaut et Roger Laronce. On perquisitionna sans tarder dans les chambres d'hôtel où ils vivaient. On y découvrit une accumulation de portefeuilles, de faux papiers d'identité, de sacs à main...

Au matin, le commissaire Badin les fit venir dans son bureau. Ils tinrent tête à l'orage. Sans doute consentaient-ils à reconnaître qu'il leur était parfois arrivé de voler des automobiles et de dévaliser les passants... Mais, à les en croire, ils avaient si rarement péché !

La porte s'ouvrit... Et, sous les regards atterrés des trois bandits, un groupe se montra. Tous les gens qu'ils avaient dévalisés. On les questionna.

— Les reconnaissez-vous ?

— Des voix montèrent.

— Ce sont eux !

Il y eut des scènes comiques. Une ouvreuse de théâtre à qui avaient été volés ses pourboires tendait le poing, se précipitait sur les garnements. L'un, cynique, voulut plaisanter :

— On vous a dévalisée, certes, mais on ne vous a pas fait de mal !

Du moins étaient-ils assez affaiblis à la fin de la confrontation, car ils dénoncèrent leurs deux complices, Leobon, dit Gaston le Bordelais et Jamain, connu sous le surnom du louffiat de la Bastille, — louffiat, c'est-à-dire, en argot, garçon de café...

Et bientôt ils furent cinq dans le bureau de M. Badin... Gaston le Bordelais dit :

— Je suis entraîné de java, dans les bals de la rue de Lappe.

Puis, ils racontèrent les dessous de leur aventure. Le Guiffaut murmura :

— C'est moi qui ai appris aux copains qu'il était facile de voler les voitures, cela rue de Lappe, entre deux danses, quand Gaston le Bordelais abandonnait ses moujngues. Nous avons volé 30 voitures. Nous avons attaqué quinze passants. Nous étions prêts à leur tirer dessus. Nous avons tiré. Cela nous a rapporté 727 francs.

Pour 727 francs, cinq mauvais garçons de vingt ans iront sans doute au bagne !

■ ■ ■

Un peu plus tard, M. Guillaume nous a raconté l'histoire de l'autre bande capturée : celle qui, avant d'être maîtrisée, provoqua la mort du brave chauffeur Leca, dans la nuit du 8 mars... Elle met en valeur les difficultés auxquelles se heurtent les policiers, quand ils ont à arrêter des

bandits que personne n'a vus et sur qui on n'a aucune indication...

On se souvient du fait-divers qui, le 8 mars, ensanglanta un hôtel de la rue Championnet. Un des locataires, en rentrant chez lui, découvre que, dans sa chambre, des voleurs sont entrés. Il crie ; les mauvais garçons s'enfuient. Le locataire qui les précède se terre dans le bureau de l'hôtel, appelant son logeur à son secours...

Les malfaiteurs essaient de forcer la porte fermée, quand — ô surprise — elle s'ouvre. Un chauffeur de taxi, M. Louis Leca, qui revient de son travail, rentre justement chez lui. Les mauvais garçons essaient de le renverser : il leur fait front, se jette sur eux, arrête leur course. Puis il s'effondre : les bandits ont tiré... Ils ont visé juste. M. Leca expire !

Quels sont les bandits ? Il est minuit. L'obscurité n'a pas permis de voir leur visage. On donne cependant aux policiers l'ordre de venger Louis Leca...

■ ■ ■

Ils sont cinq policiers de la brigade Moreux : la brigade de fer... Il y a le brigadier Barrad, Jeso, Richard, Maximy, Le Trésoler. Ils examinent le problème. Ils en sont réduits aux hypothèses. C'est sur des hypothèses qu'il leur faut bâtir...

Ils commencent par rechercher, parmi les locataires et les anciens locataires de l'immeuble, ceux qui ont eu des démêlés avec la justice... Car les premières indications recueillies témoignent que les meurtriers sont au courant des habitudes de l'hôtel. Les registres de l'identité judiciaire leur fournissent un nom : Faverge. Qu'a fait Faverge le soir du crime ? Ils interrogent ses voisins. Faverge a découché cette nuit-là, puis il a déménagé en hâte le lendemain. Première indication précieuse. Ils le suivent. Ils apprennent les noms de ses familiers : Ernest Fourmentin et son frère Marcel. Or, on a vu trois cambrioleurs à l'hôtel. Ils s'appliquent à surveiller leurs rendez-vous. Ils écoutent leurs propos. Ils entendent heureusement des mots révélateurs ! L'opération est décidée. On les voit entrer, le 10 mars, dans un bar de la rue Myrrha où, parfois, des mauvais garçons jouent à la belote. On les laisse finir leur partie. A minuit ils sortent. Les quatre policiers se jettent sur eux, les surprennent. Ils ont bien fait. Tous sont armés...

On a fait coup double. Car les dossiers de l'identité judiciaire s'ouvrent. On a relevé dans des maisons de Houilles, qui ont été cambriolées l'an passé, des empreintes qui correspondent à celles des bandits. On leur présente cette preuve irréfutable. Ils avouent. Ils dénoncent leur complice, une femme, Marcelle Fouilloux, la maîtresse de Faverge. Ils donnent le surnom de leurs recéleurs, — tout ce qu'ils en savent — « Ritton » et « Yeyette »... Il est nécessaire aux policiers de repartir en chasse. Quels sont les recéleurs de Paris qui ont ces surnoms ?... Les langues se délient. On arrête Henriette Testu et Henri-Désiré Honoré, les « fourgueurs »...

Ainsi, en une même semaine, Paris fut-il débarrassé de deux groupes de gangsters !

Luc DORNAIN.



Gaston Léobon.



Gaston Astier.



Roger Laronce.



Henri Jamain.



René Le Guiffaut.



Charles Kerlen...

... les voleurs d'autos qui attaquèrent quinze passants en dix jours.



Il y a trois ans, Lœwenstein a été enlevé par une mort violente et mystérieuse. Yvar Kreuger vient de se suicider. Eastman vient de se suicider.

Il semble que l'on assiste à la seconde période d'un colossal bouleversement dont le premier épisode aurait été la guerre. La guerre, cataclysme populaire, démocratique, de la fin d'une civilisation et dont le grand chef abattu est l'Inconnu symbolique qui dort sous l'Arc-de-Triomphe. Quinze ans ont passé. La nouvelle échéance commence. Ceux qui ont tenu les ficelles de la tragédie, ceux qui ont mené la guerre, qui se sont élevés ou qui ont survécu grâce à la guerre reçoivent aujourd'hui le reflux irrésistible de la vague qu'ils avaient lancée. La civilisation occidentale s'aperçoit avec stupeur que ses maîtres, les dieux qui la mènent, ont des pieds d'argile et l'un après l'autre, sûrement, s'effondrent.

Pourquoi Lœwenstein est-il mort ? Sa fin restera comme un des faits divers, un des drames les plus étonnants de cette époque, presque une énigme policière.

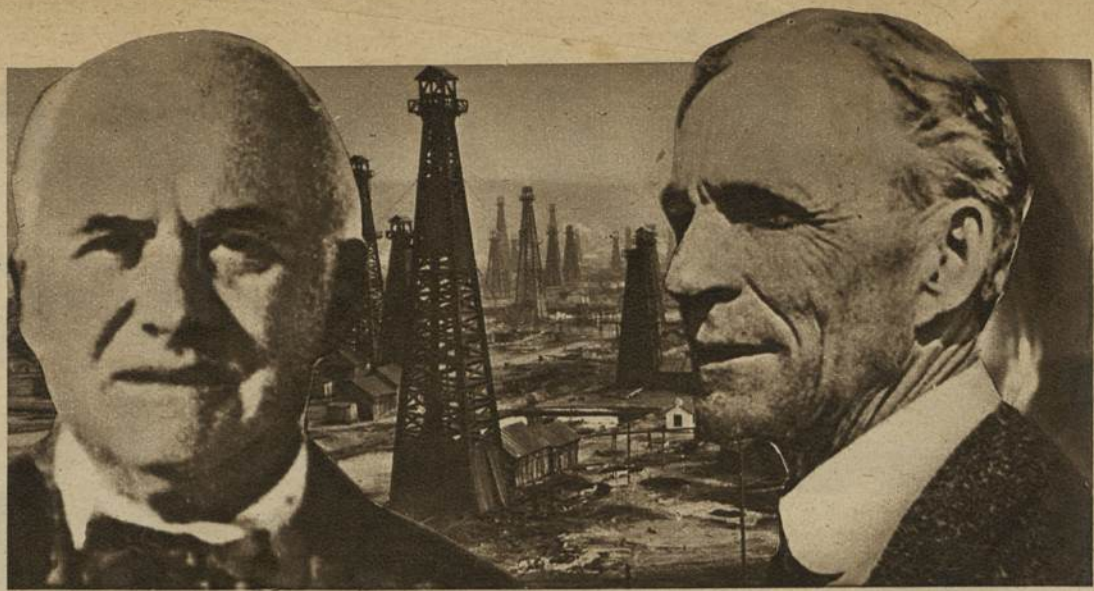
Tout, chez lui, était organisation, équilibre et, pour expliquer sa mort d'une manière naturelle, on est obligé de croire qu'il était ivre ou sous le coup d'une crise de folie.

On se souvient. Le grand financier belge, un des rois de la banque internationale, part un jour de Londres dans son avion personnel, pour Paris. L'appareil est un Fokker conduite intérieure à plusieurs places. Le pilote, un as de guerre anglais, est à son poste,

à l'avant. Derrière lui sont assis deux secrétaires du maître et son valet de chambre. Lui, Lœwenstein, au milieu du voyage se lève, va au lavabo qui se trouve au fond de la cabine. Au bout d'une demi-heure, ses collaborateurs surpris de ne pas l'avoir encore vu passer à côté d'eux pour reprendre sa place se retournent. La porte du lavabo est ouverte, Lœwenstein n'est pas là. Mais la porte de la carlingue, qui donne sur le vide, est ouverte, elle. Pas de doute. Le banquier est tombé de l'avion dans la Manche. L'appareil atterrit sur la côte française et le pilote, les deux dactylos, le valet de chambre vont en chœur dire à la police : « Nous avons perdu notre patron en route ».

A Paris, à Bruxelles, à Londres, à New-York, l'émotion est considérable. Le Belge s'était embarqué à fond dans les entreprises de Gualino : la soie artificielle ; et la soie artificielle ne rendait pas ce qu'on en attendait. Bref, on savait que le banquier allait avoir très prochainement des échéances très dures et qu'il était possible qu'il ne puisse pas y faire face.

« Parbleu ! cria-t-on à la Bourse, au Stock Exchange et à Wall Street. Il se défile par la porte habituelle des grands aventuriers vaincus. Il s'est suicidé. »



Les gens raisonnables ne comprennent guère qu'on puisse devenir une sorte de dieu

# LES DIEUX

C'était la logique. Comment faire admettre la thèse de l'accident ? Comment croire qu'un homme solide, maître de ses réflexes, puisse dans un avion perdre l'équilibre au point de se jeter sur une porte mal fermée et tomber dans le vide alors qu'il est à peu près impossible d'ouvrir une porte, en vol, et qu'il tombe sans un cri, sans que ses domestiques, tournant le dos à un mètre de là, entendent quoi que ce soit, devinent quoi que ce soit ?

A part le suicide et l'accident restaient deux hypothèses : le crime. On ne s'y arrêta pas. La mort de Lœwenstein n'était utile à personne, en gênait au contraire beaucoup et les quatre personnes de l'avion ne pouvaient pas être des meurtriers. Ou alors le truquage, le faux accident, la fausse mort.

Dès le deuxième jour, le bruit s'infiltra et gagna du terrain. Lœwenstein n'est pas mort, murmura-t-on. Il s'est laissé tomber en parachute sur un coin désert de la côte. Il a prévu que l'annonce de sa mort ferait s'écraser ses valeurs et celles qu'il protégeait en Bourse. A cette heure, caché soigneusement, il fait racheter par paquets, au plus bas prix, ses valeurs. Dans quinze jours il reparaitra, les valeurs remonteront et il aura gagné, en se jouant, quelques dizaines de millions. Il spéculait sur sa mort.

C'était ingénieux. Malheureusement pour le roman, des pêcheurs tirèrent dans leur filet, une semaine après, dans la Manche un corps brisé et décomposé, aux trois quarts nu. A des signes particuliers, le médecin et le dentiste de Lœwenstein le reconnurent pourtant. On examina le corps, rompu par la chute dans l'eau de mille mètres de hauteur. Les médecins légistes conclurent à l'accident, accréditèrent que ce roi de la finance s'était tué en trébuchant et en dégringolant de ce fantastique escalier sans marches, comme un ouvrier ivre ou une vieille femme chancelante.

Les titres remontèrent cependant un peu parce que, malgré tout, la soie artificielle se vend. Mais les amis, les adversaires, tous ceux qui étaient en affaire avec Lœwenstein gardèrent une gêne, la sensation confuse d'avoir été dupés. Par cette mort d'abord sans rapports avec sa colossale personnalité et ensuite invraisemblable, le ban-

quier belge aura réussi à entourer sa légende d'une part de mystère et de dramatique qui lui manquait.

\*\*\*

Maintenant, Yvar Kreuger. Celui-ci est un de ceux qui peuvent le plus fortement peser sur l'imagination des masses. Cet homme est parvenu à une destinée prodigieuse, a été un des meneurs du monde, a commandé non seulement à des politiciens, mais à des gouvernements en vendant des allumettes. Les humains moyens veulent bien comprendre qu'on devienne un dieu en vendant de l'argent comme Rockefeller, Morgan ou Rothschild ou Lœwenstein, ou du sentimentalisme patriotique comme Mussolini ou Hugenberg, ou des canons comme Basil Zaharoff, ou même des autos comme Ford, à la rigueur du pétrole comme Henry Deterding. Il ne comprendra jamais comment on s'approche du grand conseil de la civilisation en vendant des allumettes comme Kreuger ou des souliers comme Bata.

C'est pourtant ainsi. Il faut seulement se rendre compte que l'humanité use beaucoup de souliers, que les souliers sont le second article que les sauvages prennent, à mesure qu'on les instruit, à la civilisation, juste après le whisky et bien avant la Bible et la casquette. Et qu'aussi elle a besoin de beaucoup d'allumettes. C'est prodigieux, l'allumette. Quelqu'un dit, dans une pièce moderne : « Ah ! si les allumettes avaient été inventées après le briquet, quel triomphe ! »

Yvar Kreuger naît dans une petite ville suédoise il y a cinquante-deux ans. Ses parents ont une fabrique d'allumettes qui marche assez bien. Que l'enfant s'en contente, se laisse aller à cette douce médiocrité, c'en est fait de sa destinée. Heureusement les bouts de bois frottés de phosphore ne l'intéressent pas d'abord. Il n'en comprendra que plus tard la puissance. Il mène une adolescence quiétude et studieuse, prend un diplôme d'ingénieur civil. Il a vingt ans. Il déclare alors poliment à son père que l'esthétique de la fabrication des allumettes lui échappe et qu'il va chercher fortune ailleurs. Il arrive à New-York, essaie de travailler, de placer des idées toutes neuves, sur l'organisation du travail, sur la spéculation, qu'il a pu ébaucher à l'école. On le renvoie avec des sourires. Il n'a plus un sou. Dégoûté de la ville des gratte-ciels, il va à Chicago. Un lotisseur de terrains l'engage comme placier. Kreuger se découvre un art magistral pour vendre des mètres carrés de broussailles et de pierres. On l'intéresse aux affaires. Bientôt, c'est lui qui achète des terrains. En deux ans il est riche.

Il se souvient alors qu'il est ingénieur-constructeur et commence à meubler ses mètres carrés de terrains vagues, c'est-à-dire à construire des maisons dessus. Encore deux ans et il est un des plus réputés architectes des Etats-Unis. Il a fabriqué des ponts, les

Ivar Kreuger, dont on transporte (en bas à gauche) le cercueil pour le ramener en Suède, paracheva une fortune colossale en monnayant dans le monde le monopole de ses allumettes.





en vendant du pétrole comme Deterding, de l'argent comme Rockefeller, des chaussures comme Bata, des autos comme Ford ou des mitrailleuses comme Basil Zaharoff.

# EUX D'ARGILE

premiers buildings à quarante étages. Il revient dans sa Suède et comme cadeau de reconnaissance à sa patrie reconstruit Stockholm.

■ ■ ■

Nous sommes à la veille de la guerre. Kreuger a fondé la plus grosse entreprise de construction du monde, la *Kreuger and Toll*. Il a des millions. C'est alors qu'il revient aux allumettes. D'un coup, il rafle toutes les petites usines de Suède, lance une manufacture prodigieuse, installe le trust suédois la *Svenska Tandsticks*. La guerre passe sans toucher Kreuger. Ses capitaux, ses usines à l'abri, il débite des allumettes pour tout le monde. A la paix, il est, devant le bouleversement général, les puissantes nations anémiées, solide, avec un capital disponible formidable. Alors il commence à prêter, mais il prête comme ces usuriers de Molière qui forçaient l'emprunteur à acheter des crocodiles empaillés et des lanternes en fer forgé vénitiennes. Kreuger, lui, place ses allumettes et par ailleurs les intérêts qu'il réclame sont raisonnables. Son principe est de ne pas tuer la poule aux œufs d'or. Il préfère sauver vraiment les trésoreries en péril, restaurer la confiance dans la monnaie d'un pays pour continuer à faire avec lui des affaires sûres. On verra que Kreuger dans le choix de ses clients ne se trompe qu'une fois, mais que cette erreur-là lui est fatale. A partir de 1924, le commencement de la véritable après-guerre économique et de la débâcle financière, il prête à à peu près toute l'Europe, à tous les nouveaux pays de l'Europe Centrale, à tous les Balkans, à l'Allemagne. C'est 1926 : en France, la fameuse crise monétaire. Le président Poincaré acculé fait appel à Kreuger. Naturellement le roi des allumettes veut traiter avec la France comme avec ses autres clients. Il met comme seule condition à l'emprunt d'obtenir dans le pays le monopole des allumettes. La Pologne, la Turquie, l'Autriche et les autres ont cédé, ont accepté avec reconnaissance. Mais les députés français ont la religion des monopoles d'Etat. Quoi, on vendrait les allumettes hors du contrôle de la Régie ! Le petit dossier de Kreuger est renvoyé à la Chambre.

Mais Poincaré a toujours besoin de cet argent et Kreuger veut bien diminuer ses prétentions. Ce n'est plus le monopole qu'il obtient mais simplement une garantie des marchés de fournitures avec la régie. Les allumettes de la *Svenska Tandsticks* seront vendues dans des boîtes tricolores. Et, pen-

Eastman avait inventé non seulement le mot "kodak" mais aussi l'appareil.



dant quatre ans, la France de Sully, de Colbert et de Necker doit quelques milliards à un fabricant d'allumettes. Elle lui rend son argent, d'ailleurs, en avance sur le contrat, en 1930.

Déjà Kreuger en avait besoin. Il avait tout prévu, sauf que ses débiteurs grandioses ne paient pas. Ce petit bourgeois ne pouvait imaginer qu'une nation s'offrirait le cynisme d'emprunter de l'argent à un particulier et de ne pas le lui rendre. Il tente de redresser la situation par un coup majestueux. Il déclare qu'il renonce à considérer sa créance comme favorisée ; il se met, lui, particulier, sur le plan des créanciers de guerre, des créanciers chirographaires, la France, l'Angleterre. Il ne sera pas payé par les Allemands avant les autres.

Il espère ainsi affermir sa situation morale et sentimentale auprès des nations alliées, obtenir par exemple en France ce monopole officiel qui le hante depuis six ans. Mieux, il engage de nouveaux capitaux en Allemagne.

Cette fois, il a perdu. Le Reich ne paie pas, les autres nations ne peuvent rien pour Kreuger, trop occupées à essayer de recouvrer leurs propres créances. Kreuger a près de quatre milliards immobilisés en Allemagne. C'est trop. Sa trésorerie est bloquée.

En même temps, les banquiers internationaux, surtout américains, qui doivent bien rattraper sur quelqu'un l'argent qu'ils ont perdu dans les derniers krachs, attaquent le Suédois. Par paquets on jette ses valeurs sur le marché. Elles baissent. La manœuvre est grossière. Il suffirait à un homme de la classe de Kreuger de pouvoir tenir le coup, racheter lui-même, sans sourcilier, pour maintenir les cours et petit à petit les forcer à remonter. Mais il n'a plus assez de disponibilités. Avec ses quatre milliards enfermés dans les banques du pays à Hitler il doit laisser sans réaction les actions de ses allumettes s'écrouler. Il a, pour essayer de parer l'attaque, emprunté 120 millions à son pays, à la Suède. Ces 120 millions il faut les rendre fin mars. Pour les trouver Kreuger part pour l'Amérique. Mais là-bas on est trop content d'avoir mis la muselière à ce rival dangereux. Il revient sans avoir rien

obtenu. Il tente une démarche auprès de quelques financiers français, auprès du gouvernement. Il échoue. C'est décidé, il n'aura pas l'argent. Pour la première fois, dans quelques jours le puissant Yvar Kreuger, comme un petit coulissier suspect, ne pourra pas payer ses échéances. C'est ce soir-là qu'il décide de se tuer.

■ ■ ■

C'est ici qu'on abandonne le plan surhumain où vivent les maîtres du monde. Dès qu'il a pris cette décision, Kreuger redevient un homme, un être de chair et de nerfs. La destinée les reprend de l'exceptionnel, les remet à l'humain. S'ils étaient morts dans leur lit, naturellement, en regardant derrière eux leur œuvre, leur courbe, ils seraient restés des surhommes. Mais un drame est entré dans le rang. Dès que Löwenstein perd l'équilibre ou se jette de son avion, dès que Kreuger décide de mourir, ils ne comptent pas plus que le mort inconnu broyé par la civilisation, que le soldat fauché sur le bord de la tranchée par la mitrailleuse. Il ne reste rien d'eux que d'humain.

Regardez Kreuger : il a lutté toute sa vie pour avoir une part sur la puissance du monde. Brusquement il s'aperçoit avec stupeur que son idéal lui est enlevé, que la route lui est barrée, il est vaincu. Il n'a pas de famille, pas d'amis. Il n'a jamais eu le temps d'aimer, il ne regrettera rien de charnel sur la terre et personne ne le pleurera tendrement. La décision de disparaître, il la prend logiquement après avoir pesé le pour et le contre, comme une affaire. Et dès qu'il a choisi, il est empli d'une admirable lucidité. Il passe 24 heures étonnantes, uniquement tenu, comme les autres hommes, par la vie. Il n'a à s'occuper d'autre chose, pendant une journée que de vivre et c'est la première fois que cela lui arrive. Il sort, il marche dans la rue. Le seul travail qu'il doit s'imposer, c'est un travail de petite bourgeoise désœuvrée : une visite dans un magasin. Il faut acheter un revolver pour mourir. Il s'offre le luxe inexprimable de choisir, d'entrer dans plusieurs boutiques. Il fait mieux : il se procure un catalogue d'armurerie. Il hésite entre plusieurs modèles. Il achète enfin, rentre doucement chez lui à petits pas. Il se surprend à ressembler à un petit rentier qui fait sa promenade de digestion.

Dans sa chambre, il se couche sur son lit. Il y a 24 heures qu'il ne pense plus à ses affaires. C'est donc cela une journée d'homme qui n'a rien à faire ? Il bâille, il va recommencer à s'ennuyer. C'est sans effort qu'il pose le revolver sur sa poitrine et tire.

Le Belge Löwenstein s'était embarqué à fond dans les entreprises de Gualino, et, malgré l'engouement des femmes pour les bas de soie artificielle, ses valeurs ne rendaient pas ce qu'il en avait escompté.

Il y a quelque chose de plus dramatique encore. Une destinée comme celle de Kreuger est à ce point violente qu'elle peut passer pour un modèle, presque un symbole et qu'on pourrait la reconstituer par l'imagination.

Il y a quelques mois, un écrivain russe a fait paraître un livre qui est une satire de la grande finance internationale. Le héros en est Kreuger que seul un nom imaginé masquait. Pour le reste, c'était une sorte de biographie.

Prévoyant dans l'avenir, l'auteur faisait mourir le roi des allumettes d'une embolie au cœur, au bord de la faillite. Aux détails près du geste de suicide, c'est la fin de la vie même de Kreuger. Le cœur usé s'arrêta de battre, dit l'écrivain. C'est bien cela dans le livre, c'est la mort elle-même. Dans la réalité, c'est la cause de la mort.

■ ■ ■

Quelques jours après, le roi de la photographie, Eastman, se suicidait de la même façon, d'une balle au cœur. Il était un des dix hommes les plus considérables et les plus riches des Etats-Unis. Il avait inventé non seulement le mot « kodak » mais aussi l'appareil lui-même, ce qui est considérable. Sa fortune n'avait pas été touchée. Il avait toujours des millions de revenus. Mais, lui, était accablé par une autre misère. Il souffrait dans son corps. La paralysie le gagnait. Il a préféré mourir avec la pensée intacte qui allait ne l'être plus.

Parmi les maîtres du monde, Ford se défend péniblement devant le chômage et la crise, Bata fait annoncer qu'il s'est tué en avion pour qu'on parle de lui et de ses chaussures ; Rockefeller et Deterding se battent pour la suprématie du marché des pétroles, et le plus mystérieux, le plus durable de tous, Basil Zaharoff, le marchand de mitrailleuses, termine, à Monte-Carlo, une vie dont les nuits sont peut-être remplies du cauchemar d'innombrables croix de bois.

Marius LARIQUE.



**XII.**  
**L'orgie sanglante (4)**

**P**OUR revoir une boucherie analogue à celle dont nous avons parlé dans notre précédent article, il faut remonter à 1863, quand, le 16 septembre, Louis Deibler décapita les quatre matelots assassins du « Fœderis-Arca » sur le Champ-de-Mars de Rennes.

Conter la vie de notre actuel bourreau, sans narrer seulement sa plus formidable exécution, est impossible. Elle lui a d'ailleurs laissé, ainsi qu'à ses aides, un souvenir inoubliable et tragique, qui les fait, aujourd'hui encore, pâlir d'effroi.

L'exécution de la bande Pollet eut lieu à Béthune, le lundi 11 janvier 1909.

Près de 100.000 personnes étaient venues de tous les points de la France et même de l'Europe. Deibler, la veille de l'exécution, fut harcelé, suivi, acclamé par cette multitude étrange qui le recherchait partout. Chacun le voulait voir. De riches étrangers versaient la forte somme à des bourreaux farceurs qui leur signaient des cartes. C'était la gloire.

Deibler s'était réfugié à l'Hôtel du Nord pour y passer la nuit. La nouvelle courut comme une trainée de poudre, l'hôtel fut assiégé, la rue s'emplit d'une clameur.

On criait :  
— Au balcon ! Au balcon ! Vive Deibler !  
Marche funèbre scandée sur l'air des lampions. La police dut charger cette cohue qui subissait une psychose malsaine. Elle se fit huer. Ni Deibler, ni les siens ne purent dormir.

A l'aube, quand ils eurent avec peine monté leur machine, rue de l'Ain, sur le sol détrempé par la pluie, ils se regardèrent. Ils étaient las, ils avaient perdu leur souplesse et leur entrain durant plus de trois années de repos absolu. La machine n'inspirait plus confiance à ses serviteurs, le couperet « coulisait » avec d'horribles crissements, le panier était trop étroit pour quatre corps, et n'allait-il pas falloir lutter, à quatre reprises successives, avec quatre brutes herculéennes ?

(1) Voir « DÉTECTIVE » depuis le n° 167.

# MONSIEUR DE PARIS

La vie secrète du bourreau,  
par UN TÉMOIN

Deibler a avoué n'avoir jamais eu aussi peur que cette nuit-là.

L'heure sonna enfin. On lui fit signe de se hâter.

Canut Vromant et Deroo se montrèrent véritablement lâches. Ils se laissèrent traîner inertes sous le couperet... A quelques mètres de la machine, des masses humaines s'accrochaient aux échelles, aux arbres, aux toits. Des mottes de terre venaient s'abattre au pied de l'échafaud. Déjà une acre odeur s'élevait de l'immense panier. Deibler était crispé sur ses deux manettes... Les aides revenaient avec le troisième bandit qui gouaillait.

— Ce que vous êtes pâles, les butteurs. C'est pourtant moi qui y passe ce matin !...

Une troisième fois le couperet s'abattit ! Le corps, dans un éclaboussement rouge, roula dans le panier, qui déjà était plein. Le sang coulait partout. On « pataugeait » dans une boue hideuse.

Les aides partirent pour la quatrième fois.

Tout près, la tourbe mauvaise clamait ses injures :

— C'est Abel qu'il nous faut ! C'est Abel qu'il nous faut !

Et les bourreaux, titubants, blêmes comme le jour qui maintenant s'était complètement levé, réapparurent poussant devant eux Abel Pollet, un colosse affreux, l'homme aux cent crimes.

— Tas de salauds ! cria-t-il à la foule.

Un grand silence se fit. Pour la première fois, durant cette terrible matinée, les spectateurs parurent ressentir l'impressionnante et épouvantable majesté de la mort.

Les aides hésitaient. Deibler agitait ses deux bras sans savoir pourquoi. Abel se raidissait et hurlait :

— A bas les calotins. M... et puis m... !

Enfin la lunette s'abattit encore. Le couteau arrêta l'insulte. Le corps, complètement hors du panier, crachait des flots de sang. Les spectateurs se détournèrent avec dégoût tandis que la foule, inlassablement féroce, chantait des choses odieuses.

Les bourreaux défaillaient, s'épongeaient le front, puis se ressaisirent enfin. Le soir, à la gare du Nord, à Paris, une autre foule les attendait avec les mêmes cris de joie... C'est ainsi que Deibler devint populaire.

A Béthune, au café Maillard, on montra longtemps la chope dans laquelle Deibler s'était désaltéré aussitôt que sa terrible tâche avait été accomplie. Le verre portait encore l'empreinte de longs doigts, maculés de brun sombre, et devant laquelle tout le département défila. Si la chose était fautive, elle était bien trouvée, et Maillard, l'habile cafetier, n'eut pas à s'en repentir.

\*\*\*

Cependant, depuis cette date, le bourreau allait sans relâche trancher des têtes par deux ou trois à chaque voyage...

Le 11 février 1909 c'étaient, à Albi, Besse et Simone; le 6 août 1909, Duchemin, un parricide qui, le premier, laissa sa tête sur le boulevard Arago. Il y avait dix ans que Deibler n'avait pas opéré à Paris.

Puis, le 22 septembre 1909, trois nouvelles têtes tombèrent, à Valence, celles de David, Berruyer et Liottard, les chauffeurs de la Drôme qui brûlaient les pieds de leurs victimes avant d'accomplir l'assassinat. Il est difficile de soutenir que vingt crimes et plusieurs centaines de tentatives de meurtre ne méritaient pas pareille fin...

Les mêmes scènes scandaleuses se reproduisirent.

Berruyer, avant de mourir, cria :  
— Je proteste !  
David clama, la tête sous le coupet :  
— Allez, envoyez !  
Et Liottard hurla :  
— Vive Deibler, et mort aux vaches !

Il serait fastidieux de rappeler toutes les grandes exécutions qui se succédèrent sans arrêt jusqu'à la guerre. Deibler ne chôma plus. Citons Liabeuf, Parier, à Lille, Nolot et Tisseau au Mans, la « bande tragique » (encore trois têtes !), à Paris, le 21 avril 1913, Picinelli et Kirssittu, le 6 avril 1914, à Vesoul. En quatre années près de quatre-vingts têtes.

Et l'on chantait avec malice, à l'époque, ces couplets oubliés aujourd'hui :

*Parmi les pièces que l'hiver  
Put revoir en vedette  
C'est la reprise de Deibler  
Certes qui tient la tête.  
On peut voir, grâce à trois bourreaux  
Qui nous font place nette,  
Disparaître un tas de pierrots  
Au clair de la... lunette !  
Y passerons-nous ? Chi lo sa ?  
Lugubres paroles.  
Qui donc est sûr de garder sa  
Tête sur les épaules ?*

(A suivre.)

UN TÉMOIN.

(Copyright by Detective.)

# L'AMI DES SOLDATS

Budapest (de notre correspondant particulier).

**B**ONSOIR, Anna !

— A demain, Bela !

— Bonne nuit, Monsieur Lukacs. Bela Lukacs, le fameux restaurateur de la « Ulloi ut », à Kispest, prit sous son bras la serviette de cuir dans laquelle il venait d'enfermer la recette de la journée, adressa un signe amical aux deux femmes qui rangeaient l'argenterie et se dirigea vers sa chambre. L'ombre du corridor se ferma sur l'homme. On entendit ses pas résonner sur les marches de bois de l'escalier. Le bruit décrivit.

Dans la vaste salle déserte, qu'éclairaient quelques lampes électriques, les deux femmes restèrent seules.

— Il y aura beaucoup de travail demain. Madame Ludovics, dit la cuisinière.

— Oui, Madame Vidak. Un grand mariage, quelques dîners particuliers, sans compter les clients imprévus, répondit la gérante. Tant mieux, d'ailleurs, car Bela est un travailleur. Il mérite de réussir.

— Oh ! M. Lukacs doit avoir gagné déjà beaucoup d'argent !

Elles avaient terminé leur travail. Mme Ludovics éteignit les lumières de la salle et les deux femmes gagnèrent leur chambre respectivement.

— Bonsoir, Anna !

— Bonsoir, Madame Ludovics.

Il avait neigé durant la nuit et le ciel de Budapest était lourd de nuées grises.

Vers les dix heures du matin, Mme Vidak monta frapper à la porte de son maître :

— M. Lukacs, c'est une traite du brasseur !...

La cuisinière eut beau tambouriner contre la porte de la chambre, nul ne répondit. Elle redescendit en courant.

— Madame Ludovics, M. Bela ne donne aucun signe de vie.

— Grand Dieu ! lui serait-il arrivé malheur !

Les deux femmes sortirent en criant dans la cour : des traces de pas se dessi-

naient sur la neige fraîche ; la fenêtre de la chambre était entrebâillée et on apercevait, à travers les battants mal joints, un corps allongé sur le sol, la tête appuyée contre la muraille.

Le fameux restaurateur de Kispest avait été assassiné. Le coffre-fort béant était vide, la sacoche où Lukacs enfermait le contenu de sa caisse avait été dérobée. Il était évident que le vol avait été le mobile du crime.

\*\*\*

On découvrit des choses fort curieuses au cours de l'enquête qui fut ouverte à la suite du meurtre de la « Ulloi ut ». Lukacs menait une vie double. Le jour, il était le bourgeois considéré, le restaurateur à la mode, chez qui venait, en partie fine, toute l'aristocratie de Budapest, et où il était de bon ton d'organiser les repas de noces.



Bela Lukacs, le fameux directeur de la « Ulloi ut », un restaurant de nuit de Budapest, gisait sur le tapis de sa chambre, la tête traversée d'une balle.

Mais, la nuit venue, il quittait furtivement sa boutique et courait les milieux louches. Ses amis étaient d'étranges individus, connus pour leurs mœurs spéciales. La police pensa, avec raison, qu'il fallait rechercher parmi ceux-ci les meurtriers de Bela Lukacs. Cent vingt individus furent interrogés. Tous donnèrent des alibis.

On apprit enfin que le restaurateur recrutait également ses compagnons nocturnes parmi les soldats libérables, aux abords des casernes. Avec l'aide des autorités militaires, l'enquête se poursuivit dans les casernes. De nombreux soldats furent interrogés. Trois seulement ne purent fournir leur emploi du temps la nuit du crime. Ce furent les nommés Gustave Kava, Joseph Nicodeim et Joseph Stanislavski.

Une perquisition fut opérée dans la chambre des trois jeunes gens. Elle fut édifante. On trouva, cachées dans différents coins de la pièce, des sommes d'argent importantes.



Nicodeim, qui avait fait le guet, fut condamné à 12 ans de travaux forcés.

taient vers leurs logis. Ils pénétrèrent sans être vus dans la cour de l'immeuble. Grâce à la clef volée, ils leur fut facile de s'introduire dans le logement de Bela Lukacs. Kava et Stanislavski se cachèrent derrière la porte de la chambre. Nicodeim resta dans la cour, afin de donner l'alarme, en cas de danger.

Ce fut alors une étonnante attente dans l'obscurité. Les heures s'écoulaient lentement. Enfin, des pas se firent entendre dans l'escalier. Kava assura dans sa main la courte massue de plomb et dans le silence de la chambre résonna le cliquetis du revolver armé par Stanislavski.

La porte s'ouvrit et Bela Lukacs pénétra dans la chambre. Les deux assassins se ruèrent sur lui. D'un coup de massue et de deux coups de revolver, ils l'étendirent sans vie sur le plancher.

Ils fouillèrent le cadavre sanglant, s'emparèrent des clés du coffre-fort. Celui-ci fut vidé de son contenu. Les criminels prirent également des bijoux enfermés dans une cassette.

Sautant par la fenêtre, ils s'enfuirent dans la nuit. Ils partagèrent entre eux le produit de leur vol, cachèrent les bijoux à Csepel, où Stanislavski possédait un ancien domicile. Les chaussures furent brûlées, car la police avait relevé les traces laissées dans la neige.

\*\*\*

Le 26 février, les trois assassins comparaissaient devant le Conseil Militaire Suprême. Kava et Stanislavski furent condamnés à mort, Nicodeim à 12 ans de travaux forcés.

Devant l'horreur de ce crime, le Tribunal se montra particulièrement sévère. Il stipula que les deux criminels n'étaient pas dignes d'être passés par les armes. Ils subiraient la mort infamante par pendaison.

G. STREM.

# Vous Réussirez Comment ?

...en développant la puissance insoupçonnée qui est en vous et qui par la volonté vous conduira au succès.

Les forces psychiques ne sont plus maintenant l'apanage exclusif de quelques rares initiés s'en servant suivant leur instinct pour le BIEN ou pour le MAL. Aujourd'hui, grâce à une méthode simple, tout le monde peut posséder les sciences du magnétisme, de l'hypnotisme, de la suggestion aussi bien que de l'influence personnelle, et grâce à elles arriver au SUCCÈS.

Si vous voulez RÉUSSIR, VAINCRE, RETIRER DE LA VIE LE PLUS D'AVANTAGES POSSIBLE, L'INSTITUT ORIENTAL DE PSYCHOLOGIE vous aidera et pour cela son service de propagande distribue gratuitement 25.000 exemplaires de son ouvrage : LE DÉVELOPPEMENT DES FACULTÉS MENTALES.

Ce livre, d'un puissant intérêt, illustré de superbes reproductions photographiques, vous montrera comment, en peu de temps, sans rien changer à vos occupations habituelles, vous parviendrez à développer votre VOLONTÉ, votre MÉMOIRE, CORRIGER LES MAUVAISES HABITUDES que vous pouvez avoir, et acquérir le POUVOIR MAGNÉTIQUE qui vous permettra d'IMPOSER VOTRE VOLONTÉ, même à DISTANCE.

Des milliers de personnes sans distinction de condition sociale, d'âge, de sexe, y sont parvenues ; suivez donc leur exemple et pour cela découpez le bulletin suivant et adressez-le immédiatement à l'INSTITUT ORIENTAL DE PSYCHOLOGIE (Dpt 331), 36 ter, rue de la Tour-d'Auvergne, à PARIS (IX<sup>e</sup>), en ajoutant, si vous le voulez bien, 3 fr. en timbres-poste pour couvrir les frais de correspondance et de port.

**A DÉCOUPER** 331

Veillez m'expédier GRATUITEMENT et sans ENGAGEMENT DE MA PART, votre ouvrage : DÉVELOPPEMENT DES FACULTÉS MENTALES.

Nom..... Prénom.....  
Rue..... No.....  
à..... Départ.....  
Indiquer si vous êtes Madame, Mademoiselle ou Monsieur.

# CECI INTERESSE

TOUS LES JEUNES GENS ET JEUNES FILLES, TOUS LES PÈRES ET MÈRES DE FAMILLE.

L'ÉCOLE UNIVERSELLE, la plus importante du monde, vous adressera gratuitement, par retour du courrier, celles de ses brochures qui se rapportent aux études ou carrières qui vous intéressent. L'enseignement par correspondance de l'École Universelle permet de faire à peu de frais toutes ces études chez soi, sans dérangement et avec le maximum de chances de succès.

- Broch. 35.601 : Classes primaires complètes ; Certificat d'études, Brevets, C.A.P., professorats.
- Broch. 35.609 : Classes secondaires complètes ; baccalauréats, licences (lettres, sciences, droit).
- Broch. 35.614 : Carrières administratives.
- Broch. 35.619 : Toutes les grandes Ecoles.
- Broch. 35.624 : Emplois réservés.
- Broch. 35.629 : Carrières d'ingénieur, sous-ingénieur, conducteur, dessinateur, contremaître dans les diverses spécialités : électricité, radiotélégraphie, mécanique, automobile, aviation, métallurgie, mines, travaux publics, architecture, topographie, chimie.
- Broch. 35.634 : Carrières de l'Agriculture.
- Broch. 35.639 : Carrières commerciales (administrateur, secrétaire, correspondancier, sténo-dactylo, contentieux, représentant, publicité, ingénieur commercial, expert-comptable, comptable, teneur de livres) ; Carrières de la Banque, de la Bourse, des Assurances et de l'Industrie hôtelière.
- Broch. 35.644 : Anglais, espagnol, italien, allemand, portugais, arabe, espéranto. — Tourisme.
- Broch. 35.649 : Orthographe, rédaction, versification, calcul, écriture, calligraphie, dessin.
- Broch. 35.654 : Marine marchande.
- Broch. 35.659 : Solfège, piano, violon, accordéon, flûte, saxophone, harmonie, transposition, fugue, contrepoint, composition, orchestration, professorats.
- Broch. 35.664 : Arts du Dessin (cours universel de dessin, dessin d'illustration, composition décorative, figures de mode, anatomie artistique, peinture, pastel, fusain, gravure, décoration publicitaire, aquarelle, métiers d'art, professorats).
- Broch. 35.669 : Métiers de la Couture, de la Coupe et de la Mode (petite main, seconde main, première main, vendeuse-retoucheuse, couturière, modéliste, modiste, représentante, lingère, coupe pour hommes, coupeuse, professorats).
- Broch. 35.674 : Journalisme, secrétariats ; élocution usuelle.
- Broch. 35.684 : Cinéma : scénario, décors, costumes, photogr., prise de vues et prise de sons.
- Broch. 35.694 : Carrières coloniales.

Envoyez aujourd'hui même à l'École Universelle, 59, bd Exelmans, Paris (16<sup>e</sup>), votre nom, votre adresse et les numéros des brochures que vous désirez. Écrivez plus longuement si vous souhaitez des conseils spéciaux à votre cas. Ils vous seront fournis très complets, à titre gracieux et sans engagement de votre part.

# VOUS QUI RECHERCHEZ UNE SITUATION AISÉE

## L'ÉCOLE PROFESSIONNELLE DE DÉTECTIVES-REPORTERS

32, rue Saint-Marc 1<sup>er</sup> Bureau - PARIS-2<sup>e</sup>

avec son enseignement par correspondance, échelonné à votre gré sur trois, cinq, huit ou dix mois de cours, vous permettra d'obtenir facilement une situation indépendante en vous ouvrant de nombreuses carrières.

Renseignements adressés gratuitement sur demande sans engagement de votre part.

**30 fr. "SPORTIFS"**

Cette montre élégante vous permet d'avoir l'heure exacte et de prendre le temps au 1/5<sup>e</sup> de seconde. **PRIME à tout acheteur. SUPERBE BRIQUET semi-automatique. Bracelet-montre Homme ou Dame. ARGENT ou PLAQUE OR 301.**

Avec spirale chronométrique 25 fr. Envoi contre remboursement, échange admis.

Fabr. E. T. LYNDA, Morteau, près Besançon. Dépôt à Paris : 75, rue Lafayette.

### LE DESTIN A SES COMPLEXITÉS

Vous qui avez difficultés d'affaires, d'argent, d'affection, de santé.

**Mme FAULETTE D'ALTY**

qui transforme les êtres ainsi que les destinées troubles. C'est la personnalité la plus vraie, la mieux éclairée, et possédant un don absolument extraordinaire de savoir répondre à tout et trouver la solution de toute difficulté.

**SECRET EGYPTIEN INFALLIBLE**

3, R. de l'Isly, PARIS (Gare St-Lazare). Europe 41-56.

7 fr. le GENT Copies d'ad. et gains suivis à CORRESPONDANTS 2 sex. p. lois. Étab. T. SERTIS, Lyon.

1.000 frs p. mois et plus pend. loisirs 2 sexes. 1<sup>re</sup> l'année. Manufact. D. PAX, Marseille.

6 à 8 fr. le cent adr. plus 50 % à ag. corr. 2 sex. Toute année. Ecr. Et. T. LOUY, Lyon.

**ON DEM.** pr. tr. p. corr. fac. ch. soi. tte l'an. pers. sér. disp. ques h. p. jour. 800 fr. p. m. et pl. obt. suiv. temps disp. Abs. sér. Timbre. Ecr. : D.-E. HUARD, 141 bis, av. République, Bondy (Seine).

**CHAMBRE** avec pension, tout confort, famille distinguée, place Victor-Hugo. Pour renseignements, téléphoner le matin de 9 heures à 11 heures, Passy 31-87.

**PROCHAIN CONCOURS**  
Secrétaire près les Commissariats de **POLICE à PARIS**

Pas de diplôme exigé. Age : 21 à 30 ans. Accessibilité au grade de Commissaire. Ecrire : l'École Spéciale d'Administration, 4, rue Férou, 4, Paris (6<sup>e</sup>).

**AVIS**

**Le Détective ASHELBE**  
reçoit tous les jours de 4 à 7 heures.

34, rue La Bruyère (IX<sup>e</sup>) - Trinité 85-18

Vente directe du fabricant aux particuliers

Prix franco de douane. Fr. 37.- Fr. 60.- Fr. 90.-

100.000 clients par an — 20.000 lettres de remerciements. Demandez de suite notre catalogue franco gratuit.

Meinel & Herold, Klingenthal (Saxe) 633

**M<sup>me</sup> de THELES** CELEBRE PAR SES PREDICTIONS. Voyante à l'état de veille. Tarots, Horos. De 3 à 7 h. et par corresp. 10 fr., date nais. T. l. j., lun. exc. l. 74, r. Lourmel, 4<sup>e</sup> et à dr. Métro : Beaugrenelle, Paris (15<sup>e</sup>).

**VOYANTE** Consultez la célèbre et extraord. inspirée (diplômée) qui voit le présent, l'avenir. Vous serez utilement guidés. **Thérèse GIRARD**, 78, Avenue des Termes, Paris (17<sup>e</sup>), cour 3<sup>e</sup> étage. De 1 h. à 7 h.

**M<sup>me</sup> LEBERTON** TAROTS, CHIRONAN-CIE, ASTROLOGIE. De 1 h. à 7 h. ou par corresp. 20, rue Brey, 1<sup>er</sup> a gauche, PARIS (Etoile).

**JABAMIAH** Tarots Bohémiens, selon le Rite Antique. Précise les dates. Reçoit de 2 à 7 heures, depuis 15 francs 47, rue Tour-d'Auvergne (angle rue des Martyrs). Entrée par magasin mauve (Métro Pigalle).

**Mlle BLANCHE MYRT** Extraordinaire Voyante aveugle. 12, quai des Célestins (1<sup>er</sup> esc. à gauche, 2<sup>e</sup> étage). Consultations depuis 25 fr., 10 à 18 heures, sauf mardis. Vos affaires, vos santés, vos amours.

**M<sup>me</sup> LUCETTE** Cons. par MEDIUM. Cartomancie. SCIENCES OCCULTES, MAGIE. 42, rue Joffroy (8<sup>e</sup>). T. l. j. de 10 à 6 h. et p<sup>r</sup> corr.

**UNE VOYANTE CELEBRE**

vous dira si vos désirs se réaliseront, ce que vous devez faire pour réussir. Conseils infallibles pour amour, mariage, santé, affaires, ennuis. Ecrire à Mme BUICK (A. S.) 11, rue Sauval, Paris (1<sup>er</sup>) avec votre date naissance et 5 francs pour frais.

**VENTE RÉCLAME**

MONTRE et chaîne, ou bracelet de précision, pour homme et dame, remontoir marchant 36 heures. Même prix : Bracelet homme ou dame, lumineux au choix. Garanti 6 ans sur bulletin spécial. Env. cont. remb<sup>l</sup>.

Fabrique L. D. ERVICT, Rue Amalet, Paris

**9** fr.

**UNE DAME MAIGRI**

vite et sans danger de 8 kgs en un mois sans rien absorber. Elle offre gratuitement son procédé médical facile à suivre en secret pour maigrir entièrement ou amincir à volonté telle partie du visage ou du corps. Beaux résultats dès la 1<sup>re</sup> semaine. Écrivez-moi dès aujourd'hui un billet ce journal. Rép. sous pli fermé disc. et grat. Mme Mirande, 75, r. La Fayette, Paris.

## UNE REMARQUABLE ÉDITION ILLUSTRÉE EN DIX FORTS VOLUMES IN-4° RELIÉS le meilleur marché

LES ŒUVRES COMPLÈTES ILLUSTRÉES DE

# Victor Hugo



**DIX** forts volumes in-4°, format 19 x 28 cm., dans une bonne reliure de bibliothèque, entièrement parus, livrables sans délai et FRANCO.

**6.918** pages **602** gravures de texte **602** sur bois

Illustrations de Jean-Paul LAURENS, PUVIS DE CHAVANNES, MEISSONIER, ROCHEGROSSE, Daniel VIERGE, A. DE NEUVILLE, Benjamin CONSTANT, E. BAYARD, WILLETTE, Léopold FLAMENG, H. DAUMIER et de Victor HUGO lui-même.

**NOTICE DÉTAILLÉE GRATIS SUR DEMANDE**

Prix de l'ouvrage complet, **10 forts volumes** reliés : **450 fr.**, payables **30 fr.** par mois. 1<sup>er</sup> versement un mois après réception de la commande. Au comptant, escompte déduit : **410 fr.** Franco en France et Afrique du Nord.

### Un Trésor pour la Famille

Rien à payer d'avance

Écrivez-nous aujourd'hui.

**BULLETIN à copier ou signer et à envoyer à DÉTECTIVE-PUBLICITÉ 35, rue Madame PARIS-6<sup>e</sup>.**

Veillez m'adresser les Œuvres complètes illustrées de Victor Hugo, en 10 volumes in-4° reliés, au prix de 450 fr. que je paierai par versements mensuels de 30 fr., ou au comptant : 410 fr. ci-joints ou contre remboursement.

Nom et Prénom.....  
Profession.....  
Domicile.....

SIGNATURE : .....

**DÉTECTIVE-PUBLICITÉ**  
35, rue Madame, PARIS-6<sup>e</sup>.

**30**

**francs**

**PAR MOIS**

## Le Grand Succès du Jour

# MONTRE-BRACELET

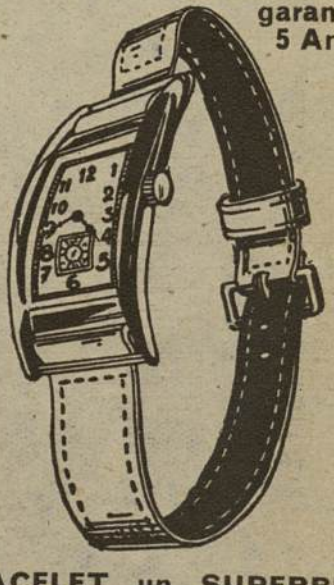
pour hommes, Marque "UTILIA"

en PLAQUÉ OR LAMINÉ, Rectangulaire et Cintrée

épousant exactement la forme du Poignet.

L'Élégance de sa ligne CAMBRÉE lui confère un cachet de perfection tout particulier.

**Mouvement garanti 5 Ans**



**MODÈLE SPÉCIAL**

MOUVEMENT A ANCRE empierré de 15 Rubis, Balancier compensé, anti-magnétique, Ellipse saphir, Spiral BRÉGUET Haute précision. Chiffres reliefs. Petit cadran de secondes. Bracelet cuir veau-velours d'un riche effet. Boîtier en plaqué or.

Indispensable à tous : SPORTIFS, TOURISTES, AUTOMOBILISTES, VOYAGEURS, INGÉNIEURS, CONTRA-MAITRES, etc. Contrôle le rendement, oblige à l'exactitude.

**PRIME GRATUITE.** Tout Souscripteur qui enverra le BULLETIN DE COMMANDE ci-dessous recevra en même temps que la MONTRE-BRACELET un SUPERBE STYLO-MINE en Argenta Système Braveté indéréglaible.

Les deux objets sont livrables immédiatement aux Conditions du Bulletin ci-dessous.

### BULLETIN DE COMMANDE

Veillez m'adresser le BRACELET-MONTRE en PLAQUÉ OR laminé avec sa prime au prix de 295 frs, que je paierai à raison de 20 frs par mois, le 1<sup>er</sup> de 25 frs, port et emballage compris, et les suivants de 20 frs tous les mois. Au comptant 280 frs. Les quittances seront majorées de 1 fr. pour frais d'encaissement.

Nom et prénoms.....  
Rue..... Signature : .....

Envoi du superbe catalogue, gratuitement sur simple demande. Prière de découper ce Bulletin et l'envoyer à **L'ÉCONOMIE PRATIQUE — 15, Rue d'Enghien — PARIS-X<sup>e</sup>**

# DÉTECTIVE

## Les mercenaires



**Innocent, le frère de l'épicier de Beauchamp quitte la cellule où l'un des incendiaires recrutés aux Halles va le remplacer.**

(Lire, page 3, l'enquête de notre collaborateur Marcel Montarron.)

AU SOMMAIRE } Justice barbare, par J. Guyon-Cesbron. — La possédée, par Henri Danjou. — La fin du dandy, par Erik Bornj. — Les bandes maîtrisées,  
DE CE NUMÉRO } par Luc Dornain. — Dieux d'argile, par Marius Larique. — Monsieur de Paris, par un témoin. — L'«ami» des soldats, par G. Strem.